

Anne Cécile Lécuille

La Femme sauvage

Nouvelles

TABLE DES MATIÈRES

- LE HAMMAM.....	P.5
- L'AVEUGLE.....	P.10
- LA LETTERA AMOROSA.....	P.13
- UN DIMANCHE D'AUTOMNE.....	P.19
- LA FEMME SAUVAGE.....	P.25

INSTANTS

- LES MAISONS.....	P.34
- LA FENÊTRE.....	P.38
- HISTOIRE D'UN COUCHANT.....	P.43
- RÊVERIE.....	P.48
- UNE INVISIBLE ÂME ERRANTE.....	P.51
- UNE SOIRÉE.....	P.72
- LA MALADE.....	P.92
- LA VIEILLE FEMME.....	P.95

AVANT-PROPOS

Là-bas c'est la mer.

Je veux dire que la mer recouvre l'étendue des lieux où je ne suis pas. Mon corps précaire est ainsi dans le monde comme une île.

La mer ne pose pas de questions, elle est là. C'est une vertu qui n'appartient jamais à ce qu'on vit. Elle est le miracle de l'évidence. Une chose est sûre pour moi : ce miracle existe quelque part, c'est une nécessité qu'il existe pour que j'avance.

Et de la distance je peux dire que j'en ai fait beaucoup. Je viens de loin, plus loin j'irai. En kilomètres, une vie c'est impressionnant.

Et puis il y a les lieux, tous les lieux où s'est posé ce corps. Lieux, paysages, pays. J'ai traversé des pays et aujourd'hui je suis ici. Ici, maintenant, ce soir. On ne s'étonne jamais assez de ne plus être où l'on a été. Ici, c'est une ville de France, une maison, une fenêtre, un ciel derrière cette fenêtre, un ciel que peut-être j'ai déjà rencontré dans l'infinie variété des formes du monde, avec cette fraîcheur triste, ce blanc cassé de gris, cette indifférence flottante. Ici, c'est ce peuplier qui penche une flamme verte sous la pluie discrète du dimanche. Presque rien.

Et le reste, les autres, tous les lieux d'avant, les lieux perdus ? Le temps passé on s'en accommode, on l'a dans sa mémoire - un peu -, on croit qu'il vous suit plus ou moins. Mais l'espace ? Un jour pourtant on sent la distance dans son corps. C'est même ce qui compte le plus. Ce qu'on a fait entre ce point et un autre n'est pas l'essentiel. Peut-être n'y avait-il pas d'autre but à ce parcours que d'aller, tout simplement ?

Le miracle, pourtant, est celui-ci : je suis encore dans tous les lieux où je ne suis plus. Pas plus que le temps, l'espace ne se découpe. Et d'une certaine façon, en avançant, on ne bouge pas.

Ici, dans toutes les fibres de mon corps sont les paysages d'ailleurs. Pas une forme, pas une couleur, un mouvement, une sensation qui ne soit moi quelque part. Et c'est la mémoire la plus mystérieuse.

Ici je suis, avec mon corps de femme qui parcourt obstinément sa distance de monde. Dans ce désir qui creuse un lit pour la mort.

De loin je viens, plus loin j'irai. La mer immobile c'est toujours ailleurs. L'innocence de vivre. La terre se creuse, se dresse, s'enfuit, se repose, bondit. Elle est humaine. Et les hommes le savent qui s'accouplent avec elle. Ils l'habillent, la défont, vont en elle, la déforment, construisent des maisons, des villes, des canaux, des montagnes de déchets, ils font tout ce qui leur vient sous la main au rythme de l'amour agité qu'ils ont pour elle.

La mer, c'est autre chose. Sur la plage, on la regarde. Et tout ce qu'on peut penser c'est qu'elle existe. Elle roule d'un bord à l'autre de la fosse qui la contient. C'est tout.

Or les lieux où j'ai vécu ont un point commun : tous la mer les inachève.

Pour moi qui très tôt n'ai connu du Temps que sa menace de finir, du lieu que sa menace d'être quitté, au bord du pays où je vivais, la mer c'était toujours à la fois mon futur et mon passé. Une vague m'avait posée là. Une autre me reprendrait.

Les maisons où j'habitais étaient sur le rivage. Alors, tous les jours, sous les yeux, j'avais l'étendue du Temps, promesse et mélancolie. C'est ainsi que pour moi la pierre des murs ne tisse pas la continuité des jours mais leur précarité. Là, au bord de l'Océan, dans sa rumeur, un coup de vent, une lame, pouvaient les enlever. Hasard du monde, hasard du temps, j'étais en instance.

Mais il arrive qu'on tresse avec plus de force les liens qui seront rompus. Je n'ai jamais connu que l'amère avidité du présent.

Il me semble aujourd'hui que chacun de ces lieux m'a prêté son identité et que chacun d'eux a nourri la croissance d'une enfant différente. Peut-être chaque départ fut-il ainsi une nouvelle naissance. J'en ai le souvenir déchirant et doux. Chacune de ces enfants fait en moi une femme imaginaire et inachevée, une série de femmes interrompues dont je porte la marque charnelle, intense et inaccessible.

Nulle parole ne s'élève sans l'ombre de sa chair. C'est à cette source que puise en moi le désir d'écrire.

Le Hammam

Un jour je serai vieille.

Heureusement.

Alors tous ces flacons, parfums, crèmes, huiles et fards, je n'en aurai plus l'usage. Encore douté-je ! D'autres viendront, calmants, baumes, adoucissants. Mais au moins l'eau de mélisse des Carmes Boyer, le contrecoups de l'abbé Perdrigeon, on les met avec des gestes qui viennent de plus loin, des gestes qui servent à rassurer seulement, comme les berceuses qu'on chante aux nouveau-nés. Débarrassée du plaisir de plaire, il me restera le goût de la caresse, cette consolation faite à un corps déjà presque sorti du monde. En attendant il faut bien s'occuper de lui, n'est-ce pas ?

Au début on croit qu'il y a là une nécessité. Faire sa toilette pour être propre. Se maquiller pour être belle et être belle pour plaire. Les gestes, les actes, sont répétitifs comme tant d'autres, mais est-ce qu'on y pense ? Manger pour grandir et grossir, dormir pour se réveiller et réciproquement, ranger et déranger, faire le ménage et le refaire, s'habiller, se déshabiller, enfin tout ce qui est le privilège de la vie, c'est-à-dire de la mortalité. Un jour on commence cependant à se demander si le but n'est pas uniquement de les faire, ces gestes. La toilette deux fois par jour. 58400 fois dans une vie de quatre-vingts ans. Pensez ! Cela finit par faire une longue amitié avec soi ! Trente mille heures...

Au début aussi il semble que peu importe l'ordre dans lequel on va. C'est selon l'inspiration et l'on retranche ou ajoute certaines opérations. Une crème pour les mains, du vernis ? On s'en passera. Le maquillage ? Inutile aujourd'hui. Une touche de blush et qu'on n'en parle plus. Parfait ! Mais pour un oui, pour un non, on regarde le miroir. Grimaces.

Puis vient le Rite.

Un art du temps qui nous a appris à équilibrer économie et gâterie. Chaque chose est à sa place, chaque geste est programmé au même instant chaque jour, avant ou après tel autre geste. Mais attention, le corps aime qu'on l'aime, pas trop vite s'il vous plaît la crème - fluide, odorante, délicate - sur les jambes. Pressés oui, mais heureux, libres et lents sous l'eau de la douche, vifs sous la friction des serviettes et de l'eau de Cologne - et splash ! -, fouettés sous le déodorant - un deux trois pschitt ! -, calmés, caressés sous l'huile de corps, les jambes d'abord - et un peu entre les orteils - puis les cuisses, le ventre, soigneusement en mouvements ronds et amples, les seins lentement remontés, les bras enfin... Alors vient le parfum sous la soie du vêtement, soie du corps, peau d'ambre, peau marine, peau satin, peau disparue pour la journée.

Il y a bien sûr quelques parcours libres, les dents avant ou après la douche, la balance après le corps et avant le visage ? Et pas tous les jours. C'est selon. Pour le reste, le rite se perfectionne, plus complexe à mesure qu'on vieillit. Nettoyer la peau, brosse d'eau, crème, éponge, tâter seulement d'une serviette, puis le spray hydratant, autre serviette, le tonique, et vive la journée, disent-ils dans les magazines ! La crème, elle, devient antirides, active, structurante, restructurante, apaisante, hydratante, de jour, de nuit, réparatrice pour *réparer des ans l'irréparable outrage*. Passons à la beauté, le baume (*dit de*), le *perfecteur de teint* sous le fond dudit, l'anticernes, la poudre, le blush, l'ombre

à paupières, le mascara, l'adoucisseur de lèvres, le rouge - rose ? mauve ? marron ? -. Restent les cheveux, les gels fixants et coiffants, la main qui redresse une mèche.

Est-ce tout ? Non, une fois la semaine, le Rite du *Complet Parcours* : crème nettoyante, crème gommante, masque, crème massage, lent le rythme autour du cou, sous la mâchoire, autour des lèvres, le long du nez, le cercle des yeux, la remontée du front, gestes ronds, souples, alourdis, le shampoing, la crème adoucissante, le baume embellisseur, la mousse coiffante, l'épilation, le gommage des cors, le nettoyage des ongles de mains, de pieds, dissoudre le vernis, tremper, gommer, repousser les peaux, fixer.

Obsessionnelle ronde de la beauté.

Un jour je serai vieille, heureusement.

Est-ce tout ? Non. Une fois par mois le hammam où sont les femmes en forêt de corps nus. J'entre et saisis d'un seul regard une nymphe, cheveux en arrière sous la douche, une autre, gracile, épaule et coude remontant généreusement sur la tête, une autre affalée sur un banc, serviette en turban, tandis qu'une vieille femme, chairs en escalier jusqu'aux fesses, posée sur l'égal de pierre du masseur, abandonne la course de la graisse aux mains expertes. Variété des poses et des activités, elles sont à leur affaire, sérieuses, concentrées, entières dans un seul geste. Sur la pointe des pieds ou accroupies, le visage couvert d'un masque blanc ou vert, faisant mousser le shampoing, se teignant les cheveux, se frottant lentement, voluptueusement ou vigoureusement d'un gant de crin, se massant de parfums ou de crèmes, les blondes, les brunes, les rousses, les maigres, les squelettiques, les athlétiques, les corps civilisés, les corps de boucherie, les jeunes, les vieilles, ridicules aux fesses, les quinquagénaires affaissées lentement dans leur postérieur - l'une, cheval flasque, carne de vieille bosselée, l'autre toute en graisse

et replis -, elles sont toutes là. Petites femmes sèches, ou larges Vénus hottentotes, une, le corps trop haut cambré, toute sa ligne s'étirant, une autre comme trappe fermée, armoire brune ou cheminée, lasse, plisse les yeux, paysage chinois soudain, et aussi celle que par devers moi j'appelle Marie l'Egyptienne, pleine danseuse de ses hanches, masse accroupie sous la douche, détressant ses longs cheveux, odeur de henné, de terre, d'argile traînant sur le carrelage, et cette autre aux seins piquants tout en pointes rosées, hautes et fières, ou d'autres, plates carpes, tendues lâches ou retenues..

Et les seins. S'évasant, vidés, reposant sur le côté, sages, ennuyés, ou bien généreuses mamelles veinées, pleines vachettes à sucer, pointus retombant ou pointus pointant, lâches, aplatis, tendus, dressés.

Et les couleurs. Plus ocre, plus dorée, plus rose, plus blanche, plus pâle, plus bleutée - les vieilles -, caramel asiatique ou chocolat métisse.

Et les touffes. Épatées, lasses, rares, rentrant au plus profond du corps, rosées, clairsemées, roussies, forêts longues, hautes et minces ou épanouies, décolorées, rasées, touffes toisons, certaines en épi, ou triangle indiscret s'écartant du pli de la vulve.

Et les chairs. Vierges en leur blancheur qu'on décapiterait, laitance à peine mûre, ou granuleuse celle des *mammas* offertes au sacrifice sur le lit de repos, arborescence des veines, rose transparent d'une fleur, rouge, suintante, multipliée, sèche, bronzée ou d'un velouté caressant.

Alors, autour de la piscine, dans la pénombre de la salle de repos - plantes vertes, serre fraîche de femmes et de lumières tamisées -, on dirait qu'elles entrent dans le bonheur complice de dérober au monde et ses conventions un corps qui n'a plus d'autre vérité que lui-même. Celle-ci qui demain sera dissimulée sous trois couches de maquillage,

s'étale ici en abandon lascif, tandis que tout en lui parlant - mais on dirait une musique d'accompagnement - son amie, dans une pose acrobatique qui dégage l'entre cuisses, s'épile les jambes. Toute la pièce n'est plus que la longue ligne mélodique et monotone d'une sorte de berceuse faite de voix patientes, de chuchotements rompus soudain d'éclats de rire. "Le soir quand tu rentres tu tires ton coup ?" demande une brune dodue à sa voisine qui se teint soigneusement les orteils.

Elles se parlent, croyez-vous ? En réalité chacune est accaparée par son propre monologue, profondément enfoncée dans une absence de mémoire, chacune se soigne, caresse, tranquillise, adoucit, tonifie, douche lente, shampoing, mousse de savon, cheveux que l'on tord, sauna, brasses dans l'eau glacée, repos sous la couverture chaude, hammam, jets d'eau chaude, puis froide sur les cuisses, les fesses, les seins, nouvelle douche. Quelques heures volées à la tyrannie du Sens. Ici, le geste seul est le but. Car ce n'est finalement pas pour se préparer, ni être belles, aimer, être aimées, qu'elles sont là, infimes statues vivantes condamnées et qui le savent, mais plutôt pour se donner un instant un avant-goût de néant.

Un jour nous serons vieilles. Heureusement !

L'Aveugle¹

Aix-en-Provence, 1988

Non, rien au-delà des paupières closes.

Un jour pourtant il y eut.

Un jour il y eut les persiennes. Elle pourrait aller droit vers elles, elle sait où elles sont, avec deux lames de bois arrachées - en bas - dans un rectangle de soleil. De soleil. De l'air passe entre les lames de bois vert écaillé et la porte-fenêtre est béante, elle l'est toujours.

Un air torride. Vague respiration du monde. Des feuilles sèches, ou ce qui pourrait être des feuilles sèches, raclent régulièrement ce qui pourrait être la surface de la cour. Inlassable crécelle des cigales. Si monde il y a derrière les paupières, il ne peut qu'être réduit en poussière par elles. Moulé.

Oui, un jour il y eut.

Il y eut un homme sur une terrasse en vis-à-vis - il y eut donc aussi une terrasse -. La regardant. Geste de se déshabiller. Lentement.

Un jour les persiennes hâtivement refermées. Mais à présent...

Oui, il y eut ce geste. Inouï, inattendu. L'appel brutal - brut - de ce geste, lui jetant à la figure l'existence, l'exigence de la vie. Alors elle avait clos les persiennes.

¹ Nouvelle parue dans la revue *L'Ingénu* - Avril/Mai/Juin 1989

Aujourd'hui celles de ses yeux. Et elle enfermée dans l'étroitesse de son corps. Murs aussi épais que ceux de sa chambre. Le geste de l'homme - aujourd'hui, soudain - s'y refait, s'y décompose.

Elle sur le lit. Le corps lourd. Mais a-t-elle un corps ? Une enveloppe de peau peut-être. Elle le tâte. Fragments d'un monde de douceur et de courbe. Elle s' imagine avec stupeur. Devine son corps vivant. Un étranger. La courbure de l'orteil, du talon, le mollet s'étire, monticule du genou soulevant un jupon frêle comme une membrane de papillon. Rose, transparent il était. Le reste disparaît, s'enfuit. Elle le devine vivant, étranger.

Elle tâte. Un peu de chair s'évase en haut du chemisier. Et puis les mains. Battant l'air, invisibles, inutiles, perdues dans l'espace - que viennent-elles faire là ? -. L'homme, alors écartant les pans de sa chemise, a laissé voir son torse. Une seconde d'offrande. Lentement, le regard fixé sur elle. Et elle a reculé. Fermé les persiennes. Aujourd'hui le geste inachevé l'emplit tout entière. C'est cette chaleur qui encercle la maison sans doute, cette chaleur brutale qui la tient, l'assoiffe. Elle refait la scène, et dans le trouble, comme si elle pouvait pleurer encore, laisse le geste émerger. La scène disparaît, s'efface, recommence. Rainures de lumière entre les lames de bois, le jupon glisse sur la cuisse, elle réinvente la cuisse, ce hâle doré qu'elle avait toujours, duvet blond, taches de rousseur. Ensuite ? La cuisse pliée vers la gauche, la hanche s'incurve et remonte. Au passage un creux comme un lac plus doux semble une fossette de la fesse. Sous la main la finesse, la douceur de la peau, la longueur étirée, frêle, du corps.

Il manque l'essentiel. Le regard. Le regard irait plus loin. Aujourd'hui elle cherche le regard refusé de l'homme ce jour-là. Ne retrouve que les lames de bois arrachées - en bas

- dans un rectangle de soleil. De soleil. Et les rainures entre chaque lame de bois vert écaillé, la chambre, à gauche une coiffeuse au miroir stupidement vide, un poussah de pouf au coussinet bleu, le bureau, quelques lettres, une plume d'oie, un buvard.

Depuis si longtemps les murs de sa chambre, depuis si longtemps les murs derrière ses yeux et elle voletant de l'un à l'autre, se cognant à ce souvenir, un éclair qui les déchire.

LA LETTERA AMOROSA²

Histoire d'une naissance

Cachan, 1982

*A tous ceux, père, mère, amants, maris, enfants, amis, dont
j'ai construit le visage et dont les voix se mêlent.*

*Que sommes-nous sur cette corde raide, oiseaux de silence et
de nuit ?
À récuser nos énigmes étoilées, nos désastres apocalyptiques,
nos caresses au ciel fêlé, s'emploie le monde.*

Une tache noire ensoleille le négatif.

*Une lettre amoureuse, cela pourrait, cela devrait être, une
douce, lente et naturelle expiration. Un souffle, l'évidence
de ce souffle aussi souple, joyeux, léger, que l'herbe de
printemps retroussée au soleil, le battement transparent des
feuilles, la force des racines et des troncs rugueux,
l'évanescence du ciel.*

² Cette nouvelle, initialement intitulée "La Chambre d'amour" - en écho à la grotte de ce nom à Biarritz ("Dans les temps lointains, Laorens, pauvre et orphelin et Saubade, fille d'un riche cultivateur, s'aimaient. Ils se retrouvaient, en dépit de l'opposition paternelle, dans une grotte, face à l'immensité des vagues. Là, ils faisaient le serment de s'aimer jusqu'à la mort. Un beau jour, l'orage gronda dans le Golfe de Gascogne, et la mer monta plus rapidement qu'à l'habitude, emportant les amants. On appela «Chambre d'Amour» cette grotte qui attire, aujourd'hui encore, amoureux et curieux." Wikipedia) - a d'abord été proposée par un de mes amis à Simone de Beauvoir qui venait de l'accepter pour Les Temps modernes lorsqu'elle est décédée. Par un mystère que je n'ai pas élucidé (peut-être toujours le même ami) le texte s'est retrouvé en 1983 sur le bureau du directeur littéraire d'Albin Michel qui ne pouvant publier une seule nouvelle m'a demandé de la transformer en un roman qui malgré plusieurs essais n'a jamais vu le jour ; et c'est finalement la revue "Jungle" du Castor Astral qui l'a publiée - sous le nom d'Anne Mathiot... j'ai eu autant de noms que de vies ! - dans son numéro 6 - juillet 1983 - consacré à La mémoire/L'amnésie. Plus tard j'ai transformé ce qui me restait de l'ébauche de roman en cette nouvelle que je présente ici sous le nom de "La lettera amorosa" (allusion à La lettera amorosa de Monteverdi). Parue sous ce titre dans la Revue *Lieux d'être* N° 12 - hiver 1991.92

Une lettre de verre d'où s'effacent les mots, et dont ne reste que le rythme.

Ne bouge pas. Ne tourne pas non plus la tête, c'est à toi que je parle Voilà, tu y es. Tu es dans la lumière et tu ne peux plus t'échapper. Tu as pris le livre, tu pourrais en sortir, mais à quoi bon, est-ce qu'ailleurs ce n'est pas la même chose ?

Ne bouge pas. Ce sera un tête-à-tête extrêmement doux. Une causerie familière. Nous parlerons en chuchotant. Pas un mot plus haut que l'autre. Pour une fois. Pour toujours. Et rien de ce qui sera dit ne pourra être retenu contre nous.

Nous serons - il faut un univers à nos mesures - dans une ombre ocrée. Imagine, derrière les lourdes tentures, une chambre crépusculaire. Nous serons un couple emmuré. Si tu veux, cela pourrait être dans la lumière d'un tableau flamand. Dans le miroir des Arnolfini peut-être ? Tiens, dans le ventre de l'épouse par exemple, ce doux paradis qu'elle exhibe avec fierté, protège, caresse et apaise de la main. A l'abri de ce ventre et de cette main. De cette ombre maternelle. Dans un lieu qui n'existe pas encore, cachés tous les deux avec nos secrets d'enfants curieux, complices, pendant que personne ne s'occupe encore de nous. Ou peut-être déjà nés et déjà morts dans ce ventre ?

Ne bouge pas.

Il y aura le crépitement des bûches dans une cheminée. Frottement doux, caresse du bois, chuchotement de la flamme, et le silence où elle reprend son souffle. Orchestration lente, mesurée, aiguë, de nos voix. Longue lance de la flamme. Vaporisation tendre de la chaleur dans le creux de nos mains, la nuque, le creux des reins, le creux de nos ventres.

Et nous laisserons le feu pénétrer jusqu'à consommation nos prunelles vives, l'épaisseur de nos chairs. Nous regarderons -

à en mourir, à en naître -, nous regarderons jusqu'à la brûlure de nos yeux, ce qui advient à la substance, lentement, patiemment. Comme elle est contournée, léchée, caressée, aimée. Oui, aimée. Élargie, portée à sa gloire incandescente, et déjà invisiblement rongée, rétrécie, tandis qu'elle s'assèche et se réduit jusqu'à la cendre.

Suppose,

Suppose alors un instant que nous ne soyons plus que regard. Regard pur. Qui sait regarder ? Qui prend le temps de regarder ? Nous prendrons notre temps. Pour une fois. Pour toujours. Nous fermerons les lourds rideaux de velours. Nous écarterons le temps. A Biarritz, au fond de la jetée, sur la lame violente, se trouve "La chambre d'amour" où viennent se lancer ceux qui veulent mourir ensemble. Mourir ? Ou naître ? Vivre un instant de pure durée ?

Suppose que nous restions là. Que nous remontions le temps. Que nous appelions à nous chacun de nos gestes antérieurs, chacun de nos souvenirs, et qu'ils prennent leur poids de plomb. Que le regard s'attarde une seconde de trop et notre étrangeté émerge : nous ne sommes plus que des îles à la dérive, efflorescences de chair, des corps de sable ferme, des milliers de grains de sable sous la douceur élastique de la peau surgie, lisse, fuyante, de l'eau. De quelle eau ?

Aujourd'hui nous sommes gens bien élevés déjà, bien emmaillotés dans nos habits, nos manières, nos prudences de chat, nos oublis, nos ellipses. Suppose un instant qu'il n'en reste rien. Qu'il ne reste au soleil que ce corps bridé, retenu, ligoté. Qu'il surgisse, qu'il déchire son enveloppe. Que surgisse sa puissance enchaînée, sa sauvagerie impatiente, cette volonté de faire éclater la cosse, de laisser émerger du vêtement cette peau paresseuse, alanguie, où la violence sommeille.

Suppose qu'alors nous restions là, sans bouger. Deux corps qui ne peuvent plus se regarder sans se faire éclater, sans disparaître en trop de lumière. Suppose que nous prenions le temps d'écouter les battements de cette chair dans toute sa splendeur dénudée, d'en pressentir l'invisible courant, la force étrange, inaccessible, de nous laisser conduire à sa plus secrète humiliation, émue, fragile, touchée, blessée à mort, vulnérable au plus infime projectile. Alors nous ne sommes plus rien. Nous sommes des corps passants. Des corps inscrits dans un rectangle de lumière, un œil photographe de la dérision. Plus rien avec nous. Pas de souvenirs, pas de rêves, pas d'identité.

Je suis là. Tu es là. Nous sommes deux choses vivantes, deux paramécies accrochées l'une à l'autre. Ici, dans cette chambre, nous sommes corps. Lourdeur et invisibilité du corps. Nous sommes de la nature informe, difforme, plastique. Et chacun de nous est un ver qui se tord sur la terre humide. Où se cacherait-il, colonne jaune, lisse, tronc élastique, poireau pâle, chenille aveugle, maladroite d'un jour. Du premier jour. La vérité est qu'elle est encore en nous, cette chenille, qu'elle a toujours été en nous. Quelques accidents seulement ont changé son apparence. C'est bien peu. Tu es là, je suis là, nous sommes là au lieu où nous avons surgi, corps élastiques, juste un peu plus longs aujourd'hui, pour qu'on ne dise pas qu'ils sont venus pour rien. Pour que leur cercueil soit plus grand que celui des nouveau-nés.

Rien n'a changé.

Suppose que chacun de nous s'enfonce dans la masse de l'autre, s'y perde, aille jusqu'à la nausée dans ces veines qui courent sous la peau, entre dans le sang, les nerfs, les muscles, chaque cellule de ce corps ; imagine ce voyage dans une horlogerie minutieuse, précise - et molle pourtant -,

visqueuse, saignante. Dans ces viscères. À présent il n'y a plus en nous qu'un voile rouge d'avant la naissance, ce brouillard de sang dans lequel nous sommes nés, qui se massait dans nos yeux. Nous voici soudain sur une terre que nous n'avions jamais quittée. Mais nous ne le savions pas. Nous appartenions à ce lieu rouge, brûlant, intolérable. Il y avait cette omission. Ce grand silence de mémoire. Nous sommes encore, toujours, dans ce flux qui ne cesse de sourdre en nous, qui nous emporte à la dérive loin l'un de l'autre.

Quelque part cela monte en nous avec le grondement des cascades, une fureur sonore, un vibration de cymbales qui porte tout entier nos corps déchets, rebuts, déchus, sur une île. Et voici que nous sommes dans la luminosité d'un songe précipité, déchirés par l'expulsion, broyés dans une rage solitaire. Il n'y a plus qu'un Désert autour de nous qui nous aveugle, et nous jette l'un contre l'autre. Inconnus pour la vie. Inconnus pour la mort.

Nouveau-nés l'un en l'autre. Nous avons cru que le Temps nous avait transformés, tous nos états sont là pourtant, immobiles, superposés. Dans nos oreilles cette eau furieuse du premier jour, sous nos paupières la dérive du monde, une présence qui nous brûle, nous arrache un cri fou d'horreur. D'amour. Et sous nos mains cette continuité de sable chaud où se creusent nos corps, nos reins.

Nouveau-nés ensemble, tyranniques, inassouvis. Le ventre du monde s'est déchiré à notre arrivée. Immense faille tectonique de notre naissance. Et qui passe entre toi et moi, rivaux fous et douloureux. Serre les genoux, rentre en ta position de fœtus, instable, chaud et doux, ta main rejoint la mienne un instant, juste un instant. Nous ne serons jamais plus ensemble que dans ce rêve.

Immense faille tectonique entre toi et moi. Toi et toi. Moi et moi. Le monde écarté, écartelé, passe à l'intérieur de cet être divisé. Le monde entre nous. Le monde en nous.

Nouveau-nés devenus multiples, chacun ferme les yeux sur tant de présence. Seuls, démultipliés, nous ne serons jamais plus rassemblés que dans ce rêve où ta main prend la mienne.

Voici que nous avons été jetés chacun à notre combat.

Toi et moi, hors ce rêve d'un instant, nous ne serons plus que des adversaires. Frères nus d'un premier matin, nous ne savons nous laver ainsi que dans l'amour, naître ressuscités de la vie, surgis avec le désir absolu contenu dans un cri.

Le Destin de nos cellules identiques jetés au monde, nous ne voudrions plus le connaître.

Amnésie de notre naissance.

Un dimanche d'automne³

Paris, 1984

C'est sans raison précise qu'elle suit ces bords délabrés du canal de l'Ourcq où s'imbriquent les unes dans les autres de vieilles baraques, comme si une poubelle géante avait été déversée là. Les villes ont leurs maladies. Ce lieu-ci, atteint de gangrène géométrique, voit ses bords s'user, s'effiloche. Parfois un tilleul un peu costaud sort d'une cour, ou bien une fenêtre fraîchement repeinte se détache sur les gravats d'un immeuble. À chaque fois qu'elle passe ici elle regarde tout cela en architecte, reconstruisant l'espace, inventant des limites, des masses nouvelles sur ce passé usé, décoloré. Si fragile.

Mais aujourd'hui, c'est avec une sorte de rage contre elle-même qu'elle traverse ce quartier. Créer. Inventer. Impossible de faire autre chose dans ce monde absurde, il faudrait refuser d'avancer sans ajouter à ce qui existe. Une idée qui est peut-être l'effet de ce dimanche d'automne mais aussi d'une de ces combinaisons du hasard qui met - ou pas - en accord, au gramme près, chacune des forces d'une vie. Une humeur sombre l'a poussée à fuir la chambre de bonne où elle s'asphyxie au septième étage d'un vieil immeuble de la rue des Martyrs, une de ces humeurs où l'on voudrait sommer la vie de s'expliquer enfin, de venir au-devant de vous, de déballer ses extravagances, ses raretés, ses horreurs, tout ce qui, à défaut de modifier la piètre opinion qu'on a d'elle, vous divertirait un moment. Peu importe ce qu'elle vous offre, il faudrait pouvoir embrasser l'ensemble du regard, vivre de toutes les vies, mourir de toutes les morts. Peut-être alors se sentirait-on moins seul, moins fou, moins misérablement nu.

³ Nouvelle parue dans la revue *L'Ingénu*, 3^e trimestre 1986.

Son rendez-vous est à six heures seulement. Il lui paraît soudain sans intérêt. Toutes ces journées devant elle, tant de journées où il faudra choisir, sacrifier, creuser son sillon, sculpter son corps, ses rides, ses regards, ses rêves, ses pensées, et puis de moins en moins... Est-ce l'influence de ce lieu vide et lézardé ? Voilà qu'elle n'a plus qu'un désir, s'allonger, briser son horloge intérieure, aimer, aimer fixement les traces de suintement sous les gouttières, les entrepôts abandonnés, les fenêtres étoilées, débris qui lui paraissent soudain avoir plus de sens que toutes les belles architectures du monde.

Un peu de gazon provincial pousse au bord du quai. Là-bas l'armature sinistre du vieux pont fait un jupon dansant aux eaux brunes venues d'on ne sait quel enfer et destinées à l'horizon clos des usines. Quoi qu'il fasse, se dit-elle, ce monde enrayé reste le fournisseur du néant. Emboîtement de machines, système dont les rouages ne servent qu'à renvoyer de l'un à l'autre. Diabolique système où l'artiste, et particulièrement l'architecte, se fait l'écho le plus exact du vide avec sa dérisoire volonté de créer.

Elle prend la passerelle qui mène aux entrepôts. Regarde l'eau boueuse. L'eau rouillée. Plus loin le canal a un petit air de jeunesse où l'on attendrait une guinguette. Un peu de verdure invite à s'asseoir et elle s'installe au bord du quai, les yeux perdus dans une contemplation vague, le regard absorbé par quelques promeneurs, un couple avec son chien, deux adolescents aux mèches irritées, un esseulé semblable à elle.

Le soleil sur les tôles renvoie sa vibration ironique, découpant un monde de métal, et la symétrie noire des usines la plonge dans le souvenir de ces gravures sombres de Dürer où les forces de la lumière semblent repousser l'assaut de la nuit moyenâgeuse, tandis que *l'Ange de la Mélancolie*, visionnaire à l'écart du monde, mesure la folie de celui-ci.

Autour de lui les emblèmes de la construction, scie, rabot, tenailles, marteau, mortier. Qu'on les imagine subitement vidées de leurs habitants ces villes gigantesques, nettoyées par une soigneuse bombe à neutrons, transformées en longs cimetières silencieux, terrifiantes... Architectures labyrinthes où errer indéfiniment, places nues, théâtres morts, arcades et scènes ouvertes d'où l'homme s'est retiré, symétries d'échos, échafaudages d'arabesques en équilibre, perspectives qui convergent vers un point idéal imaginaire, impeccable perfection où lire en creux l'angoisse du temps. L'ordre des cités mathématiques suit la loi circulaire de l'horloge. Elle en modèle la topographie comme elle en tyrannise les hôtes. Les lignes de la *ville idéale* et déserte de Piero della Francesca se rejoignent au point exact où l'homme devrait paraître et ne paraît pas, monstrueuse absence au centre d'un espace fait pour lui et dont l'immense et circulaire esplanade en gradins appelle le développement des jours qu'il est seul capable de mesurer. Ou bien comme dans ces toiles de Chirico où préside encore, en statue ironique, le dieu aveugle, le dieu mort.

Elle suit à nouveau les bords de l'eau. Le gazon ras par mottes jaunes, les lofts abandonnés qui surgissent déchiquetés sur le ciel, briques noircies, vitres brisées, arrêtées comme une bouche sur son cri. Portes vides. Hangars où rouillent des carrosseries, des monceaux de ferraille. Au sol de vieilles palettes de bois pourries, des sacs de ciment durcis et des pneus oubliés. Tréfileries. Cimenteries. "Tiges Filetées" lit-on ici, "Ets Charbinneau et fils". Les lettres usées, pâlies, semblent des commémorations de pierres tombales. Pourtant c'est un lieu habité. Une nouvelle population a squatté ces usines désertées et arbore aux fenêtres des oriflammes sordides.

Des filles la regardent passer d'un œil à la fois morne et moqueur de vaches. Énigmatiques. Des mèches de cheveux teintes

aux couleurs criardes, vert, jaune, rouge, violet. Elles se liment les ongles placidement, roulent une cigarette, dégagent leur encolure nue au soleil et mettent en valeur l'arrondi de leurs genoux à la dernière lumière crue d'automne. Derrière elles, des portes entrebâillées, des fentes de persiennes pourries. La fixité géométrique de la lumière sur ces visages de filles insolentes, l'échancrure solaire de leurs corsages où vient mourir entre leurs seins une flèche, la transpercent soudain d'un désir douloureux. Elle voudrait connaître leurs vies, remonter l'envasement de ces chairs imprécises et alanguies, tourner la tête avec elles, battre du pied aux rythmes *disco* qu'on entend venir des fenêtres supérieures. Elle sait qu'elle est prise dans ces regards, portée lourdement sous ces rangées de cils fardés, par des yeux qui ne pensent pas mais où elle est seulement tombée. Et elle se sent incongrue, inconvenante, que fait-elle ici, elle l'étudiante des Beaux-Arts, avec ses souvenirs de Chirico, Dürer et Piranese, le souvenir de la jolie maison à colonnades blanches de l'enfance, de ses cousines aux beaux cheveux roux sagement tressés et des piles de livres et de dessins qu'elle a dans la tête ? Que fait-elle ici avec cette douleur continue de vivre à en mourir ? Pourtant, dans le temps qui les traverse, les érode lentement, les chassera de la terre, elles sont proches, si proches, ces filles et elle, bêtes humaines immobilisées, sans importance et pour toujours. Alors elle passe entre ces haies de regards indifférents et lourds, très loin d'elle et pourtant très proches, dans une intimité charnelle - est-ce là ce qu'ils disent ? - qui la met mal à l'aise. Agréable pourtant. Une envie de se dépouiller de soi la prend, de s'arracher à tout ce qu'elle a patiemment construit jusqu'ici.

Plus loin, des garçons sont sortis un peu ivres d'un appartement et se mettent à l'appeler avec des expressions et des gestes grossiers ponctués de rires gras. L'un d'eux porte

une chemise rouge sur un pantalon de cuir noir serré comme en ont les motards. Une coupe de cheveux à la James Dean avec juste une mèche en houppe jaune. Il la regarde lui aussi mais ne dit rien. Et sans qu'elle comprenne pourquoi, elle se met à les suivre mais peu importe pourquoi, c'est toujours parce que le ciel, parce que les bâtiments, parce que le temps, la saison, les rues, une odeur - de nuit, de misère, de poussière ? - parce qu'elle... Il y a tant de raisons qu'il n'y en a pas. Peut-être justement se sent-elle terriblement vide de raisons. Et elle suit. Ils sont à présent dans une sorte de cité où les anciennes usines ont été repeintes visiblement avec une folie juvénile et furieuse, éclaboussant le ciel de cubes rouges, violacés ou noirs. L'ensemble fait un dédale vibratile et agressif où les fenêtres ont une lourdeur de lèvres excessivement maquillées, sensuellement entrouvertes.

Elle continue à les suivre sans comprendre, avec détermination, curiosité, ivresse. Quelque chose s'est mis à battre en elle follement. Elle aspire à goulées plus larges, plus gourmandes la lumière vive de cette fin d'après-midi, progressant dans un rayonnement un peu irréel, étonnée, heureuse. Celle qui s'est éveillée en elle soudain, elle ne la connaissait pas, ne la soupçonnait pas, et pourtant elle lui obéit aveuglément. Le souvenir du rendez-vous avec l'homme qu'elle aime est loin. Il est du côté de la vie qui bouge dans les rues, les cafés, les théâtres, ombres floues, incertaines de leurs désirs, de leurs rêves et de ce qui les attend. Comme ces ombres elle a vécu jusqu'ici dans un étrange sentiment de traverser le brouillard sans repères. Elle avançait avec les intermittences de la volonté, le hasard de l'acceptation et du refus, ces va-et-vient, cette alternance d'enthousiasme, d'acharnement et de désespérance. Peut-être, se dit-elle, le pire est-il de n'être jamais fixé, d'avoir vaguement conscience d'être au bout d'un fil, tiré lentement quelque

part - mais vers où ? De quelle manière ? Et jusqu'à quand ? - et de ne jamais savoir pourquoi.

Les garçons ont disparu depuis un moment devant elle sans qu'elle s'en aperçoive lorsqu'elle se sent soudain happée vers une entrée sombre en contrebas par un bras vigoureux. Et, collée contre sa bouche, une main arrête son souffle, un corps presse sur le sien son odeur, son poids, fend sa chemisette blanche, froisse sa chair avec violence tandis que le monde se découpe pour elle en cristaux de sensations. Vaguement, dans l'ombre, il lui semble reconnaître le garçon à la chemise rouge, le profil de son menton tordu par l'effort et le désir, peut-être un sourire. Sous sa nuque elle sent la barre froide d'une rampe d'escalier. Loin, des voix se dissipent dans le crépuscule. La grise poussière d'un soupirail. Une odeur excessive, ammoniacquée, d'urine de chat sur le ciment.

Alors elle se défait, se décompose sous la force qui pèse sur elle, déchirée, tandis que dansent sous ses yeux des bribes de conscience. Murailles. Cubes rouges. Lignes cellulaires. Immeubles violacés. S'évapore le temps. S'évapore le temps. S'enfonce dans ses cheveux rouges. Dédale vivant. Forces électriques. Triangle de lumière. Un poignard découpe sa chair. La coule dans le plomb des choses, leur lumière et leur silence.

La Femme sauvage

Lomé, 1947

à Jacques

Très lente, une caresse arrache la Terre, tourne sur elle-même. Le serpent ne fuit pas, il cueille le monde lentement.

Oui, tout a commencé dans l'étrangeté si proche des serpents. Leur menace innocente et charnelle. La promesse d'un fruit qui tarde à venir. Comme l'orage lorsque l'horizon s'est ramassé en une ligne dense et plombée. Et qui n'éclate pas.

J'ai connu ce pays avec les jambes incertaines de l'enfance. De si près que chaque grain de lumière était différent. De si près que je ne le distinguais pas de mon corps, dans ma mémoire aujourd'hui c'est ma propre chair qui fait le liant avec le monde. À cet âge je voyais des serpents partout, ils étaient dans le brin d'herbe qui a bougé ou son ombre brune sur le sable. Et je les regardais avec envie écraser la terre.

Mais que je dise d'abord à travers quel prisme les choses étaient alors en moi. Ce sont comme les morceaux d'un kaléidoscope que je ne parviens pas à rassembler. Au fond, tout au fond, ce qui vient en premier quand j'y songe, c'est une marée solaire et le silence d'une vie concentrée, ramassée sur elle-même, à la limite tendue d'un arc. Aussi rien là-bas n'est-il jamais achevé, les choses y retiennent leur existence, leur secret menaçant. Visibles elles sont trompeuses, sous l'herbe un serpent, sous le sable un scorpion, sous le ciel trop nu un cyclone. Là-bas rien n'a de sens complet. Les levées de poussière le long du mur, le bois des volets éclatant au soleil, le bruit d'une goyave qui s'écrase au sol, et derrière les fins grillages moustiquaires

des fenêtres, impuissant, exaspéré, toujours l'affolement d'un insecte pris au piège. La nuit, la nuit surtout, est cette attente interminable, dévorée de petites dents sèches. Au matin il ne restera qu'une poussière blanche.

De toutes choses ainsi il manque l'envers.

Mon corps alors se prête à ces menaces, en invente d'autres, y reconnaît les siennes brutales et imprévisibles. Le souffle de la chaleur assoupie, tassée dans les recoins, refoulée sous les feuillages, cela pouvait être également l'épaisse circulation du sang dans les veines. Cette fournaise de la terre d'Afrique c'est bien un monde sous le ciel, sous le vent, un espace réel, mais c'est aussi comme le rêve d'un espace qu'on logerait en soi avec des bêtes fantastiques. Et puis il y a le Temps. Immobile. Il faudrait une suite, une fin, un départ. Mais on fait du sur-place, tapi dans une moiteur de bête qui respire, en arrêt dans le monde à saisir par tous ses pores pour survivre. À saisir dans sa pulsation intime.

Enfin ce pays c'est, tout près, à deux pas derrière la maison, l'Interdit. La Brousse. Pour moi et pour toujours comme une terre sacrée. Une sorte d'étendue sans contenu que l'imagination même ne peut approcher. Infranchissable. Terrifiante. Familière pourtant, à portée d'envie de l'autre côté du chemin. Le Vent découpe chacune de ses herbes, en détache le contour, en aiguise le cri vers le ciel. Je les entends hurler ces herbes, comme si elles se blessaient chaque fois que leurs épées se rencontrent. C'est ainsi. Il y aura toujours cette enceinte réservée qui s'arrête sur une ligne meurtrière. L'étendue d'une violence invisible.

*

Voilà le monde qui est resté en moi. Mais je peux dire aussi ce que j'ai su, ou plutôt arraché aux paroles, aux

gestes, aux ondes mystérieuses d'une scène qui l'immobilise dans ma mémoire comme un morceau d'un événement que je ne pourrai jamais reconstituer.

Dans l'avenue des Eucalyptus qui mène à la mer, de petits tourbillons de poussière. Derrière, c'est la rue Branly. Et derrière encore, la Brousse. Entre les deux, la maison - et d'elle je me souviens bien -, démarcation des forces invisibles dressées l'une contre l'autre depuis des siècles : le Vent et la Chaleur. Peut-être sont-ils les vrais acteurs du drame. Les jours humides le vent reflue jusqu'à la mer, et on l'entend se retirer avec le gémissement d'un enfant déçu. Mais à la saison sèche, quand le ciel fait un bouclier métallique, le vent franchit la première ligne de la brousse, tord les herbes avec la brutalité d'un maître, et là, quelque part dans l'ombre jaune, on ne sait plus où il établit sa frontière. Peut-être pénètre-t-il au plus profond de la chaleur.

A l'ouest, la véranda. Oui, elle aussi je la revois. Où ai-je donc pris que la véranda est comme un crustacé ? J'y vois d'étranges bêtes de chair mais je ne saurais en dire plus. Ce qui est certain, c'est qu'elle est au centre du décor, théâtre d'ombres chinoises où se trouble la mémoire. Elle se remplit comme un coquillage des rumeurs de l'Océan. Un balcon à croisillons blancs où sont des bougainvillées et des touffes d'hibiscus.

A l'est, tout est différent. La terre craque sous les agaves et le jardin, abandonné aux herbes sèches, est mal séparé du chemin rouge où commence la brousse.

*

Au début, cela pourrait être comme une photographie dont la mise au point sur un détail dans le lointain, laisse paraître au premier plan un paysage flou. La lumière s'écartèle autour de ce point. Plus on approche et plus, en s'élargissant, il se

trouble en profondeur. Un corps, car c'en est un, qui ne livre de plus près qu'un peu plus de mystère. Et celui-ci, qui dort dans l'enclos de bois frais de la véranda, laisse monter de lui comme les remous d'un monde où s'ébaucheraient des formes interdites sous la chair. Regarder le sommeil de quelqu'un, c'est le suivre dans une nature qui est de l'ordre volcanique. Les couches s'y renouvellent en amalgame brûlant. La peau devient la lisse couleuvre du rêve où affleure l'agitation souterraine, et tout un courant se fait du dormeur à l'ensemble des choses.

La jeune fille dort sous la véranda.

Repliée, mains sur les cuisses, la tête balançant un peu le fauteuil à bascule, elle détache sa peau brune d'une cotonnade fleurie comme en portent les indigènes dans ce pays. De temps en temps un grognement. Ou bien elle touche son ventre, s'assure qu'elle ne rêve pas, qu'elle est toujours dans ce jaillissement continu qui s'appelle la vie.

Pour faire parler un corps, il faudrait montrer cette part de refus et de refuge qu'il oppose au monde. Même si on pouvait le voir dans sa nudité, on n'aurait qu'un leurre. Chaque cicatrice de tissu sur la chair n'est rien d'autre qu'une fenêtre aveugle. Il y a des corps qui s'échappent, qui se font remarquer à force d'absence. Obscurs, inachevés, dans une fuite sauvage. La jeune fille qui est ici, on dirait qu'elle laisse exploser en elle le soleil d'une enfance dont elle n'est pas encore détachée.

Il y a peu de temps qu'elle est venue de la brousse pour travailler en ville. Chez *Les Blancs*. À peine pubère, mais ici les jeunes partent tôt. Lorsqu'elle est ainsi plongée dans le sommeil peut-être garde-t-elle un lien mystérieux, un cordon ombilical pas encore coupé, avec le centre d'une terre qui semble la reprendre, la ramener en elle. C'est comme si elle posait son corps à l'intérieur d'une bouche immense. Une

bouche, c'est ainsi peut-être qu'elle désignerait la brousse si elle en parlait. Lorsqu'on l'interroge sur son village, elle fait un geste qui désigne l'étendue de la brousse. Personne ici n'a jamais pu arracher un mot à la jeune fille dont le corps manifeste pourtant qu'elle est là et bien là. Peut-être est-ce aussi son regard, vide à force d'être posé là comme une pierre en travers du chemin.

La jeune fille dort dans la pièce nue, insaisissable sur ce fond de plomb, de cuivre et d'or, où la chaleur de l'après-midi a arrêté le monde. Pour la comprendre il faudrait traverser son sommeil, rejoindre le point d'où elle est partie un jour et autour duquel elle s'éploie, quelque part entre cette ville du rivage et les cases de pisé qui flambent entre des tiges de mil. Entrer dans son silence. Le silence est le seul bagage qu'elle ait emporté dans sa fuite, creusant l'étroit lacet de poussière devant elle, se jetant de tout son corps à l'intérieur de la brousse comme si la poursuivait un essaim de mouches. Ou le masque de *Nyon Néa* peut-être, celui qu'on dresse aux jours de fête et que les Vieilles portent jusqu'au bout du plateau, à l'entrée de la forêt où se font les danses sacrées. Elle est passée là dans sa fuite, courant sans regarder, étreinte d'une force sèche, ramassée sur elle-même et jambes lacérées d'herbes d'acier. La première nuit, les heures sont passées sans qu'elle bouge. Elle a dormi, tenant ses jambes serrées entre ses bras comme un paquet précieux. Elle s'est levée avant l'aube quand le ciel n'est encore qu'un peu de poussière grise.

Puis elle est arrivée en ville, à cette maison dont la véranda fait le tour comme une couronne d'ombre fraîche. C'est là qu'elle a posé le paquet de son corps. Comme si elle s'en débarrassait.

*

Mais ici les indigènes ne l'ont pas adoptée non plus. Venue des plateaux, elle leur est aussi étrangère qu'aux Européens. Aux heures chaudes ils sont tous dans les cuisines, entassés entre ces murs noircis par la fumée du charbon de bois. C'est là qu'ils parlent, disparus les uns pour les autres dans l'ombre. De loin on entend des voix inépuisables. À travers le silence et la chaleur qui écrasent la terre ma mémoire entend aujourd'hui comme chœur antique qui accompagnerait le monde dans sa chute. Le maître des cuisines c'est Noé. Le sourd. Il lui suffit de lever la main avec la force de son petit corps noueux pour que chacun lui obéisse. Quand on le voit ainsi, planté sur ses jambes qui ont l'air de s'arc-bouter au monde et avec un grognement arrêté sur tout son visage comme un plissement hercynien, on comprend qu'il soit, patriarche ou dieu, le seul qui ait pris la jeune fille sous sa protection.

A l'heure de la sieste, de toutes ses ouvertures béantes et désertées comme si ses habitants avaient disparu devant une menace, la maison a l'air de reposer sur un sable précaire. Ce jour-là où je vois la jeune fille dormir - ai-je vu, ai-je rêvé, ai-je imaginé ? -, recueillant ses membres dans l'étroite boîte de la véranda et du fauteuil à bascule, tout tremble sous le joug de la chaleur. Le monde s'est arrêté sans qu'on s'en aperçoive depuis quelques jours, les choses tassées sur elles-mêmes sont comme réduites à leur plus mince vibration et les parfums ont distillé leurs dernières gouttes.

Alors, au bourdonnement d'essaim affolé qui montait des cuisines on a su que quelque chose d'inhabituel se produirait. Ou bien : nous les enfants, oui, nous l'avons su.

Toute la végétation se penche intensément vers le sol et resserre l'espace. On imagine, en la voyant, qu'elle crispe sur le sable ses racines crochues, affirmant sa possession jalouse. Et la chair brune de ce corps au milieu d'un monde saisi de fureur lumineuse, a l'air de condenser en elle non

seulement l'enceinte réservée de la maison mais l'échappée blessante de la brousse, les grincements des buissons qui s'emmêlent, et tout l'espace où sont aussi le Ciel et la Mer. C'est peut-être pour cela, pour cette mystérieuse promesse réfugiée au plus profond d'un corps, pulpe de fruit et fraîcheur de baume, qu'*Il* a dû venir. Je dis "Il" car nul n'a jamais su qui accuser. Le jeune boy qui est là depuis peu, avec ce tremblement des mains, ce regard un peu fixe, ou ce sourire sans but toujours sur ses lèvres ? Ou quelque vagabond, peut-être ce traînard de *Sergent* qu'on appelle ainsi quoique l'armée l'ait chassé depuis plus de vingt ans et qui fait un peu tous les petits métiers d'ici ? Mais c'est seulement parce qu'on le rencontre ivre plus souvent que les autres que les soupçons se sont portés sur lui.

Peut-être la vérité est-elle qu'il n'y a pas eu de criminel sinon tous ceux d'ici qui, s'ils ne l'ont pas été, auraient pu l'être, et c'est ce que chacun a pensé dans le secret de son rêve, se sentant vaguement coupable d'avoir seulement désiré l'irréelle, l'invisible laitance de ce rayonnement noir sous la peau de la jeune fille.

*

Ce qui a déchiré le silence, c'est un cri, comme s'il ne venait pas d'une bouche humaine mais de toutes les terreurs accumulées dans le Temps par des bêtes nocturnes.

Ce cri. Ce fut tout.

Et puis le Vent, l'orage de toute sa force enfin abattue sur la terre, comme une vengeance.

Après on l'a cherchée jusqu'à la nuit. Et toute la nuit encore dans la brousse embrasée. Avec les lumières, les piétinements et les souffles, et la peur qui tournait en rond. La brousse comme un animal en sursauts. Comme si elle se tordait de douleur ou de rage. Comme si dans son ventre était

revenue la jeune fille, avec la même difficulté que l'enfant pour naître, rampant, s'écorchant. Mais ce qu'ont dit les cuisines, c'est que Nyon Néa ne lâche jamais ses proies.

On n'a jamais retrouvé la jeune fille. Seulement un serpent dans sa chambre.

*

Un jour, un des boys s'est suicidé. On l'a trouvé pendu au fond du couloir, dans le noir. Il avait violé une lingère. Tremble l'odeur de la nuit, on ne pourra plus jamais séparer l'odeur de l'ombre et l'odeur de la mort. La mort est lisse. L'homme a posé la main sur elle. Il a serré la force des choses avec amour. Il a serré le nœud de la corde. Et il a glissé sous la corde. Le petit jour gris s'ouvrait avec les tentacules de la forêt. L'eau tombait, le ciel n'arrêtait pas de crever en eau et de gonfler le volume des feuilles. Cet homme a poursuivi mes rêves d'enfant. D'une fenêtre je vois un jardin dans la lumière et puis je vois un homme pendu, bouche ouverte, mais je me promène et tout est normal, l'homme est un fruit inaccessible, invraisemblable, il se balance au bout de l'arbre et la nuit est dans sa bouche, la nuit est un homme pendu, le poids d'un homme pendu.

INSTANTS

Les Maisons⁴

ST Jean d'Angély, 1981

A mes parents

Les maisons, voyez-vous, c'est cruel.

Elles posent au fond de nous, tout au fond, une pierre d'éternité. Nous ne le savons pas toujours, mais nous vivons avec une image, un tableau immobile où la matière épaisse des couleurs vit d'une intense profondeur. Que chacun regarde son passé, il y a toujours quelque part une maison, figée dans sa mémoire, prise au travers d'une sorte de gelée, de floculation du temps où des instantanés qu'on croyait insaisissables se sont *précipités* en une vision unique.

Mais il arrive un jour qu'on se réveille avec le sentiment d'avoir perdu quelque chose. C'est que soudain vient d'être rompue la confiance qui tenait notre main d'enfant à celle d'un adulte dont la silhouette filtrait pour nous les menaces de la nuit dans les eaux lisses et lumineuses du couchant. Je ne veux pas dire qu'une illusion si douce s'éteint à la fin de ce qu'il est convenu d'appeler l'enfance. Il est probable même qu'on n'arrive jamais tout à fait à la déraciner et qu'on appelle, au moment de mourir, son souvenir et sa tiède protection de couveuse. Mais les forces d'arrachement font leur œuvre, elles aussi, par étapes.

Ainsi toute maison est-elle, en nous, perdue.

J'ai mis longtemps à reconnaître la mienne. Longtemps à pouvoir arrêter parmi la diversité des jours et de leurs

⁴ Nouvelle parue dans la revue *L'Ingénu* - Décembre 1984

variations les traits immuables qui la constituent. C'est qu'il faut pour cela avoir déjà perdu tout espoir de s'inscrire au cœur de sa pierre. Il faut en avoir fini avec ce poison trompeur qu'elle avait infusé dans nos veines d'enfant en nous promettant l'éternité. C'est là une lucidité qui vient de façon imprévisible à des époques différentes de la vie de chacun.

La mienne, il me faut en imaginer la violence immobile, le vertige de ses arêtes blanches jetées dans le ciel. À l'envers, comme si, couchée, je la visais d'un angle oblique.

J'en vois le toit de tuiles usées, adoucies, qui semblent avoir pris, au contact des éléments, un peu de modestie, roses encore de toutes les radiations des couchants qui se sont posés sur elles.

J'en vois les pierres apparentes, sculptures mal dégrossies où rêvent des formes virtuelles.

J'en vois la vigne vierge qui enlace pudiquement la nudité de l'aile gauche et lui fait une retraite sauvage qu'égratigne un rosier grimpant éclaboussé de rouge à la saison.

Et c'est aujourd'hui seulement que je saisis de quel air victorieux et innocent elle a teinté mes souvenirs. De quelle glorieuse blancheur elle sonne dans le ciel comme ces cloches de fin de messe qui précipitent les paroissiens vers les voluptueuses pâtisseries et les ramènent aux tièdes et traînantes réunions de famille. De quelle bénignité onctueuse elle s'associe dans mon rêve intérieur au charme d'un temps qui drape ses formes de tendresse, et de quelle fraîcheur elle me restitue le pays entier de l'enfance et du bonheur. Claires allées de peupliers dans le vent, eaux ruisselantes, bois intimes et marais songeurs, je ne savais pas que vous étiez si proches. Tant de gentillesse dans votre présence discrète que nul ne songe à s'émerveiller d'avoir grandi là...

Oui, elle est plantée dans ma mémoire cette maison, solide, heureuse, avec une sorte de gros bon sens, de plaisir finaud sous les paupières closes de ses persiennes. Elle surgit de l'épaisseur d'un jardin touffu autour d'une ronde pelouse, jardin dérisoire - que de temps passé dans ses profondeurs en milliers de bruissements, en floraisons imprévisibles ! - qui rêve de grandeur quand les rayons obliques du soir le teignent d'une insolente crinière. Une volonté farouche anime l'élégante fragilité de l'acacia, un palmier n'est plus qu'un énorme tronc couvert de lierre, et tout en haut, malicieuses et tranquilles comme le geste enfantin d'une main, s'ouvrent ses palmes où j'ai cru lire un encouragement serein à déployer l'avenir tandis que tout au fond, près d'une tonnelle, un chamaecyparis bleuté s'emplit d'ombres mélancoliques au voisinage de la nuit. Ici des sauges et des capucines, un bouquet de bambous, un tamaris disparu qui pourtant balaye encore ma vision de son plumet mauve, une ponne de pierre où s'enroulent les lierres et des buis dont l'imposante stature est celle des gens arrivés dans la vie.

Oui, elle est plantée dans ma mémoire.

Et dire que je n'ai jamais eu en ce temps l'idée d'en écouter le chant intime ! Rien ne semblait plus naturel qu'une si haute et si discrète protection. Au point que j'en avais pris les murmures pour ma propre respiration.

Vous qui pénétrerez un jour par la haute grille peinte de vert qui donne sur la rue principale, puis la cour étroite et le perron large, ça et là fissuré et verdi de pluies anciennes, ne craignez pas les fantômes.

Large vestibule éclairé d'une douce lumière de serre... Silence, il n'y a personne. Les hauts plafonds aux moulures blanches, l'escalier large dont le bas de la rampe étincelle d'une pomme de cristal, l'humidité de la tapisserie, le carrelage qui résonne sous les pas, les pièces où d'immenses

fenêtres dévorent la lumière dorée du jardin, une soupière ébréchée, le cadre d'un portrait ancien, une aiguière d'étain... Depuis longtemps, les fenêtres de l'aile gauche se sont fermées sur une vieille femme qui agitait ses draps dans le vent. Ici des enfants ont couru sur la pelouse où les arums, le soir, baignaient leurs pieds dans l'eau, ici des adolescents ont cueilli le seringa qui enchantait les mois de mai et un vieillard s'est assis sur le banc tiède au crépuscule.

Ici des heures éternelles ont toutes passé. Chants d'oiseaux années après années.

Vous pourrez humer les lierres, écarter une branche de sureau, relever les pousses d'un magnolia et pénétrer dans la cuisine où la batterie de cuivre s'assoupit sur une étagère. La marmite au ventre repu de pot-au-feu a bien mérité la paix des toiles d'araignée et la vigne assombrit désormais la fenêtre. Le soir, il fallait fermer les volets un à un. Grincement triste, à la charnière coulisse encore un peu de ciel rose.

Entrez, entrez, j'ai bien connu cette maison... On fait des rêves, voyez-vous, forcément. Je peux vous dire où les draps s'empilaient, quels vins cachait une cave goulue, et quelle marche grince quand on va au grenier.

Mais d'une histoire je ne vous dirai rien. Ni de ses habitants. Ils ont seulement cru, comme tout le monde, qu'il ne finirait jamais ce bonheur-là.

Et machinalement, dans la maison vide, un occupant resté après les autres, a poursuivi longtemps pour eux, les gestes du passé. Radotage silencieux et solitaire d'illuminé qui ne veut pas que meure le temps d'avant et, chaque matin, chaque soir, ouvre et ferme les persiennes.

Les maisons, voyez-vous, c'est cruel.

La Fenêtre⁵

Le Pral, 1988

À Jean Mathiot

Les lieux sont là, où d'étranges oiseaux qui pleurent et rient et se transforment, viennent s'abattre, mourir un instant ou pour toujours au creux des formes qui les guettent.

Ombre patiente du monde.

C'est seulement lorsqu'on s'arrête qu'on peut mesurer soudain cette gravité de l'espace, et comme à l'insu d'une certaine conscience fugitive il exerce une contraction puissante de viscère sur ces corps qui le tiennent pour négligeable.

Il faut imaginer le parcours d'une vie comme des éclairs entre l'épaisseur des lieux

Le Pral - Novembre 84

La fenêtre est petite. Un carré. Cinquante centimètres sur cinquante environ. Le cadre est de châtaignier clair partagé en quatre minuscules vitres qui disent le monde à leur façon à chaque instant du temps. Le tout vient s'enfoncer dans un mur dont l'épaisseur est restée visible, pierres de granit, inégales et posées les unes sur les autres par une maçonnerie sommaire et déjà un peu dégradée, mangée par le Temps.

Le Temps, oui, est ici, palpable presque, dans l'inachèvement qui donne à cette fenêtre, bien achevée, elle, et pourtant infinie, un air de netteté incongrue au creux de son encastrement, loge grise où elle s'encastre dont le rebord bas fait une sorte de tablette.

La nuit, quand la pièce est éclairée, mon œil vient buter sans comprendre sur ces vitraux opaques qui m'enferment aussi sûrement que le mur. Pourtant il y a dehors - il doit y avoir, malgré l'obscurité je le sais - un escalier de pierres aussi boiteux que celles-ci et envahi d'herbes, et aussi un jardin,

⁵ Nouvelle parue dans la revue *L'Ingénu* - Juillet/août/septembre 1990

un massif, une terrasse, des sureaux, puis le creux de la combe que domine la maison et d'où s'élancent de hauts peupliers bleutés, blancs d'argent au printemps, flammes à l'automne, dispersant leurs lumières de feuilles en milliers de pièces de monnaie, faces, piles, tranches et profils au soleil, qui montent du torrent jusqu'à se perdre dans le ciel au niveau des collines les plus éloignées : derrière la vitre opaque du soir je sais où se trouve ma préférée, toute en restanques de paille sèche à cette saison, et comme décorée par un arbre solitaire, en boule verte si parfaite qu'on dirait un dessin d'enfant, et qui souligne souligne la nudité, là sur la gauche, du mamelon velu d'Aunaves. Et au-delà c'est un étagement de plans en haut-le-cœur, un arrière-pays de bleus, mauves, verts et turquoises jusqu'aux contreforts des Alpes esquissés par beau temps.

Cependant la vitre du soir est obstinément noire, lisse surface d'un œil qui refuse de livrer toute la palpitation de l'âme, courbes, lignes, collines, vallées, terrasses, bois secrets, plages de ciel où se pose la mémoire quand nos deux regards se répondent, le mien et celui de la fenêtre en écho, renvoyés de l'un à l'autre. Creusée dans le mur, projetée vers l'avant - ou peut-être vers l'arrière du Temps ? -, la fenêtre agite des ombres, on dirait qu'elle fouille en moi, ou bien, à l'inverse, c'est moi qui trouve dans son opacité de noyée ce que la transparence ne me livrerait pas, remontant le temps comme si, traversant les pierres, se déplaient une à une les lentilles d'un télescope. De la première surgirait l'automne. Avant tout, ce sont ses couleurs qui vibrent dans le repliement des chemins creux. Sans doute parce que la vallée de l'Eyrieux cachait au détour de la route et d'un chemin l'ivresse d'une course au trésor. Une maison à vendre. Une ruine. Des pierres. Un symbole. Si bien qu'il ne me reste de ces routes, courbes, collines d'alors, qu'un essaim d'or moucheté et, vaguement, un crépuscule lent à recouvrir dans la

vallée, comme d'une cendre chaude, l'objet de la recherche. Ce cheminement d'entre les herbes, ronces et châtaigniers trop bas, je sais aujourd'hui qu'il se superpose aux processions dominicales de l'enfance dans les forêts équatoriales. Sur les restanques ardéchoises se serrent les genêts inextricables, presque noirs d'être si verts, où s'enlacent la nuit, près de la maison à flanc de crêtes, l'immensité énigmatique du silence et la rumeur des vies animales.

De la deuxième surgirait d'alors la maison dont je ne revois rien de précis sinon que, dans son lit de ronces, grise, sombre, un peu austère, elle était là comme une grosse *pierre-chien* en attente d'affection. Mais rien n'est si évident et complexe à la fois que la naissance d'une maison à extraire de sa gangue et peut-être de nous-mêmes, ce qui ne se fait pas uniquement par le travail des matériaux mais des mains, du corps, et de l'imagination, ainsi et surtout que celui du temps dont les saisons doivent entrer comme des plaies dans la chair. Mais j'y reviendrai.

Le télescope, si je continue à le déplier, laisse paraître des crépuscules superposés. Dans l'espace les couleurs du temps se mélangent - ou serait-ce l'inverse ? -, comme si ce lieu était pour moi non un commencement mais une fin. C'est l'heure où la terre se resserre devant l'invisible, peut-être la densité des siècles accumulés où la terre a fait un manteau de mémoire à ceux qui l'ont tenue à la force de leurs bras et de leur fierté, qui se sont pris en elle, rusant et caressant et portant le regard plus loin qu'eux, plus droit que leurs coups de pioche, à ceux qui ont laissé les traces du silence dans ses veines, leur menu quotidien de sueur et d'espoir, ont retourné les nuits dans leurs sillons étroits et s'y sont enfoncés à la fin de l'histoire, si bien qu'on peut, parfois, le soir, boire à la source - là, tout en bas dans le creux du chemin de Plos - un peu du temps passé. Sous le bois d'Aunaves

le vert s'assombrit tandis que se lève derrière lui une sorte de dent, mauve depuis que son sommet a brûlé. La découpe des crêtes est à peine relevée de quelques conifères, les bras décharnés des peupliers surgissent de frondaisons crépelées et le ciel pâli tire vers la paix du soir.

Il y a autour de chaque lieu une zone d'influence invisible sur laquelle il règne pourtant et qui n'est perceptible qu'à l'oreille. Ici, les sons tombent dans la terre qui se creuse davantage pour les recueillir, peut-être les engloutir, les transformer, les rendre un jour, des siècles plus tard ou bien jamais, ou peut-être le lendemain, au soleil. J'ai dit "tombent". En réalité chacun de ces minuscules univers de collines ne prend le ciel que pour s'en agrandir, si bien que l'œil est toujours appelé à la fois au rétrécissement et à l'expansion.

Le jour, lui, est fureur muette, à part quelques îlots de civilisation privilégiés, arbres modèles, miniatures de paysages naïfs, le pré d'une maison, la bergerie des Clos sur son mont de pierrailles et une scierie au détour du chemin.

Si je pense surtout aux soirs c'est peut-être qu'ils semblent contenir tous les emboîtements du temps où d'avoir travaillé à dégager cette ruine - vieilles planches, poutres pourries, enduits humides et verdis - nous a donné l'illusion de franchir les limites de l'histoire. Erreur commune aux oiseaux humains qui s'abattent sur un lieu et le croient leur.

Mais peu importe l'erreur de ce toit remonté pour nous et par nous en tuiles rondes - près de la porte maintenant un laurier et une glycine -, peu importe, nous avons enlacé nos mémoires au paysage. Je ne sais, lorsque la vie se retire au plus lointain des collines, ce qu'elle entraîne exactement de toutes ces années. Chaque matin j'en retrouve autant. Chaque soir revient l'heure où la couleur du ciel et des pierres se rejoignent, où la maison devient une idée de maison, un trou noir entre la stridence des insectes. Où ne reste plus que

cette fenêtre qui contient tout et rien. Nous lui avons confié nos ans pour qu'ils soient réduits à si peu, c'est-à-dire beaucoup. Des années à transformer du soleil en sable et ciment, à charrier des pierres en haut des murs à ciel ouvert comme un bûcher fumant - le toit désossé, comme elle était, à nu, touchante la maison ! -, et notre sueur en ivresse. Vingt ans de ce paysage envers et contre tout. Envers et contre moi aussi. Tant de travers que je ne sais plus où est l'endroit. J'en ai retourné une à une la carapace chauffée des pierres.

Et c'est ainsi que le temps a passé. Est-ce vu de ma fenêtre ou du télescope déplié ?

Bâtir quelque part n'est-il pas toujours détruire ailleurs, allant d'un précaire à un autre, devinant ce que le tourment des châtaigniers, en mal de grossesse avortée, attendait de notre passage ?

Et cependant charrier les pierres était ivresse. Pas une qui ne soit un signe parlant de l'édifice à venir. Les monter une à une, leur faire un lit, sinon définitif du moins qui dépasserait la durée de notre vie, les coucher avec soin sur sable et pierre nettoyés, c'était élever au-dessus de nous ni notre image ni une simple maison.

Aujourd'hui il me semble qu'impeccablement encastrée dans son lit fruste de pierres inachevées, l'opacité de la petite fenêtre nocturne m'interdit de lire le monde lisse du dehors mais éclaire l'étroitesse du Temps.

Histoire d'un couchant

De Paris à Valence, 2009

Pour bien voir un couchant, il faut être dans le train. Rien ne convient mieux à cet effilement des couleurs du ciel que l'impitoyable dérive des choses aussitôt retirées qu'offertes aux yeux du voyageur.

Quelle que soit la raison pour laquelle celui-ci s'est ainsi jeté dans l'espace - imitant peut-être, je ne sais, le mouvement général des planètes ou poussé par cette démangeaison d'avancer qu'ont les êtres animés -, le voici donc, selon l'angle d'où on le considère, en fuite ou bien à la poursuite du monde et pourquoi pas de ce coucher de soleil qui déplace dans l'espace la question du temps : le train ira-t-il assez vite pour rejoindre un lieu où la décomposition des couleurs n'aurait pas encore commencé ? Ira-t-il plus vite que le Temps ? La réponse est non bien entendu, mais tout voyageur un peu honnête reconnaîtra qu'il est suspendu aux étapes du coucher derrière la vitre comme à celles d'un suspense. Ce qui peut porter à penser qu'apparemment en marche vers le futur il ne cherche rien d'autre en réalité qu'à retrouver et retenir désespérément son passé, et qu'il ne s'est lancé dans le mouvement que par le désir fou de concurrencer, rattraper, voire stopper, le Dieu Chronos aux pieds légers.

Pour ma part, j'irais jusqu'à conseiller de prendre le train dans le seul but de bien observer un soleil couchant. A mon âge, je n'ai plus l'illusion que le lieu d'arrivée ait quelque importance, je sais que la vérité de tout déplacement, de toute action d'une manière générale, et peut-être de la vie, n'est pas dans le résultat mais le mouvement, l'action, la vie en eux-mêmes et quels qu'ils soient. L'avantage est de

pouvoir ainsi considérer que tous les trains sont bons pour se caler dans un fauteuil et regarder.

En ce qui me concerne je me mets toujours en sens inverse de la marche et je recommande fort cette position. Dans le "bon sens" en effet, vous ne verrez jamais que l'horizon où tendent vos désirs et vers lequel le train se fraye un chemin à votre place. Certitude conquérante du bonheur comme si le ciel ouvrait déjà des bras semblables à ceux qui peut-être tout à l'heure vous attendront à la gare - certitude trop simple hélas - alors qu'en sens inverse, on saisit un monde autrement plus riche et ambigu. Deux forces divergentes semblent alors, en un point situé à peu près au milieu du regard, déchirer le ciel. Dynamisme douloureux qui n'est pas sans rappeler une sorte de strabisme de convoitise. Entre les deux, le corps du voyageur. Ce que je vois c'est ce qui s'enfuit. Le futur m'arrache à mon passé. Écartèlement. Mes yeux ne vont pas dans le sens de mon corps ni de mon esprit. En face de moi, l'horizon se dérobe, recule. Il est difficile d'imaginer représentation plus exacte, plus concrète, de la fuite du temps. Pour que la logique soit respectée, on aimerait même qu'apparaissent les ombres de la nuit de ce côté du ciel que je quitte. Le voyageur perfectionniste choisira son itinéraire en conséquence. Je n'irai pas jusque là. Trop de logique se détruit. Il me plaît même que disparaisse devant moi la clarté la plus intense du ciel, comme si m'échappait l'aube d'un jour jamais entamé.

De la tension qui noue les deux côtés du ciel entre lesquels noircit peu à peu, lentement, la silhouette de ce dérisoire voyageur, résulte, c'est certain, une réflexion douloureuse, mais aussi la satisfaction - infime - de rassembler en un seul tableau, pictural et théâtral à la fois, des étapes que d'ordinaire leur succession temporelle dérobe à la vue.

Pour qui regarde attentivement, ce ciel spectaculaire se partage en deux zones très différentes comme s'il s'agissait de deux paysages opposés. Ici, dans une sorte d'étang lisse et serein, une large étendue - la plus large -, semble ignorer le drame du couchant. Peau fragile, translucide, paysage sans épaisseur. Là, un tissu lourd, un décor profond, une scène et une avant-scène. Pâle, rosé, selon les jours, le premier visage est celui de l'innocence. On dirait que ce pan de ciel continue d'ignorer la menace qui pèse sur lui. C'est trop d'innocence cependant. L'espace expire ici sa finesse, sa légèreté, sa transparence, aquarelle décolorée où se montre une dernière fois et comme réduit au minimum, le miracle de l'évidence. A ne regarder que la candeur de cette partie du ciel, il est difficile d'en imaginer l'épuisement, proche pourtant. Le voyageur peut alors choisir, fixant obstinément cette luminescence, d'ignorer les brûlures du couchant. Pour lui, la nuit viendra alors sans transition, le tissu devenu soudain trop fin, trop blanc, passera tant qu'il en deviendra violet, comme si derrière lui se révélait un fond dont on n'avait pas deviné l'existence. On pourrait penser qu'il y a, dans cet acharnement à n'observer que la douceur d'eau pâissante du ciel, subtile, délicate déchirure qui offre jusqu'au bout son éphémère beauté, une volonté d'ignorer la mort. Pourtant se joue là quelque chose de plus terrible que dans les théâtrales démonstrations de l'Occident. Ici, la mort tombera comme un couperet. Discrète mais brutale. Le véritable amateur de couchant a un faible pour cet infini dépouillement, cette réduction imperceptible de la lumière dont il ne percevra qu'au dernier moment l'extinction. Comme il arrive souvent, l'innocence n'est que l'autre visage de la cruauté. Mais une cruauté impeccable, arête pure de la Beauté.

A l'Ouest, bien sûr, mais dans un lieu très dense et resserré, se joue une scène en plans superposés, nuages et contre-nuages, douceurs cotonneuses, flottantes, îles transpercées de rayons, rougeoiements dispersés, contrariés,

rassemblés, dont la vitesse du train permet de suivre la trame brûlante. Les lignes fuient, se rapprochent, le soleil passe sous un nuage, apparaît sous un autre, s'enfonce dans une mer brune, moelleuse et grise, incise des arêtes, des rayons, dans des masses molles, arrondies, fait éclater des feux dispersés entre des mondes déjà endormis. Là c'est un lac orange apaisé où semble collée la braise, une flamme liquide dont les vibrations lumineuses éblouissent tout un pan de ciel. Ici, on dirait que la nuit monte de la terre, grossit en rumeur bleue qu'un bord de nuage exsangue découpe. Des formes crémeuses, abondantes, soudain s'effilent, s'attendrissent, finissent dans une eau lisse et inattendue. À l'horizon, juste au-dessus d'une ligne bleu cendré de collines dont on ne devine qu'elles appartiennent à la terre qu'à une épaisseur un peu plus impénétrable, s'étend une première ceinture colorée. Une fine pellicule de chair translucide - de ce rose qu'une bougie placée derrière le ciel pourrait éclairer - laisse passer une averse de rayons bleus. Un peu plus haut, le disque rouge, trop net, du soleil, est coupé en deux par une série d'îlots nuageux à la dérive et dont la crête ondulante brûle de l'intense luminosité de la foudre. Dans une avant-dernière frange, il reste des stries décomposées de l'orange à l'indigo que le train semble tirer derrière lui.

Au-delà, tout en haut, c'est un ciel neutre qui ne se prononce pas sur la scène jouée au-dessous de lui.

Au fond que se passe-t-il ? Cette tête coupée, sanglante, sur un plateau de nuages, ces butées de gris qui dérobent des traces secrètes, ces eaux qui renaissent, s'enfuient, s'enlacent, ne sont là que pour tromper notre regard, le détourner. Ailleurs, pendant ce temps, la nuit sera venue sans qu'on y prenne garde. Sans doute le voyage n'était-il pas fait pour une autre raison, et le soleil bouffon amuse celui que son imprudence a jeté follement dans le mouvement du monde et

que le train dépose soudain quelque part, seul et nu, dans une nuit infinie.

Rêverie ⁶

Paris, 1975

"Essayons encore un peu" se dit-elle, concentrant toute son attention sur la bague. Au centre, le saphir immobile, noyau dur encastré dans le cercle de fines marcassites et l'or de l'anneau. Tant de lumière dans ce petit objet que l'œil s'y perd ! Rapprochée de lui, la bague n'est plus une forme mais une éclatante déchirure. Éloignée, elle devient un point insignifiant sur le mur blanc.

Emma regardait la vérité du saphir se réduire et s'agrandir au-dessus de sa tasse de thé. Une vapeur tiède montait de la masse dorée pour se dissoudre dans l'air comme par magie. Sur la tasse on voyait deux femmes chinoises, assises au milieu des vignes, plongées dans une délicate rêverie. Elles ont vécu dans un temps qui existe encore sur la porcelaine, se dit-elle, un temps qui est aussi le mien et celui de cette pièce autour de moi, silencieuse pendant que je regardais le saphir, comme si les objets avaient attendu le signal de mon regard pour se mettre à vibrer, et peut-être ces femmes aussi. Les choses sont toujours là, prêtes à se loger en vous innocemment, le serre-livres, le coupe-papier, le cendrier aux reflets bleutés, la passoire inclinée, le châle sur le bras d'un fauteuil, le vase qui offre ses flancs et le corps étroit d'une statue arrêtant son pied sur le vide au bord d'une commode. Oui, les choses sont là, arrêtées au dernier de nos gestes, dans une imploration prête à mourir. Toutes emportées dans un même morceau de temps où se déploient les variations de la lumière, la voix grave de la suite pour violoncelle seul de Jean-Sébastien Bach et la tiédeur nuageuse des voilages.

⁶ Nouvelle parue dans la revue *L'Ingénu*, 3^e trimestre 1988 sous le titre "Un jour d'hiver" et, remaniée, en 1991 (2^e trimestre) dans la même revue.

"Essayons de nouveau" se dit-elle regardant de plus près le saphir, "il n'y a pas seulement la pièce autour du saphir, mais le monde derrière les fenêtres, un monde où je peux me déplacer en promeneuse invisible. Quelle différence pour ceux qui me connaissent si je me volatilisais ? Quelle différence, si je n'existais plus, avec celle qu'ils possèdent dans leurs pensées ?"

La bague sous les yeux, le regard allant de l'étincellement de la pierre à la lumière artificielle de la lampe, passe à la main posée sur une longue page couleur sable, l'encre mauve des lettres, l'ensemble du cahier. Un peu plus loin, un livre. Déjà trop loin, illisible. Au-delà, une suggestion de masses colorées, objets connus qu'elle peut reconstituer mentalement, la tasse, une théière verte, un paquet de cigarettes, une pile de livres, quelques crayons, et aussi la plus ou moins clarté du jour, le dessin de la fenêtre, les rideaux, la mémoire du jardin derrière la vitre, balancement de tiges et de feuilles, un certain découpage de ciel, une certaine nuance qu'elle peut inventer, toutes choses absentes et présentes à la fois. Au-delà le monde se réduit à quelques points à l'intérieur du périmètre parcouru depuis la naissance, lieux réunis en une sorte de fondu.

Au-delà encore, dans le dernier cercle de mémoire et d'imaginaire, des formes imprécises, des plaines, des montagnes au pelage tendre ou sévère - des idées de montagne plutôt -, des mers aussi ; enfin de longs espaces qu'il faudrait enchaîner les uns aux autres, comme on voit dans les livres ou les films, le tout dans un beau désordre où passeraient pêle-mêle des sommets neigeux, des couchers de soleil, des architectures pointues, rondes ou carrées, des cloches d'or, des toits bleuis de nuit et des foules grouillantes de bêtes humaines.

Tout cela, oui, en dépliant le regard à partir de la bague. Ici, l'or liquide et fumant du thé dans la légèreté transparente d'une porcelaine où sont deux femmes qui conversent dans un autre jardin du temps.

Et tout autour d'elles, sans qu'elles le sachent, le monde entier dans une rêverie.

Une invisible âme errante⁷

Cachan, 1979

- Alors pour toi c'est ainsi... ?

Il la regarde. Elle le regarde. Impossible de savoir quelle épaisseur est entre eux.

Si l'on songe à l'espace qui les sépare, qui est là, d'un visage à l'autre - un mètre peut-être -, si l'on songe comme chacun de ces murs de chair est âprement défendu - calme lisse de ces yeux où se déplace un être imperceptiblement -, alors on peut penser qu'ils sont très loin l'un de l'autre. Derrière ces murailles sont des sensations fuyantes, désespérantes d'être aussi insaisissables ; des gestes, des mots, un haussement de sourcils, un pincement des lèvres et c'est comme un caillou lancé à la surface de l'eau en ricochets imprévisibles. Ou peut-être plutôt, souple entre ses parois, comme un bernard-l'hermite glissé dans une coquille, n'importe laquelle, une coquille abandonnée sur le rivage, précaire coquille en instance d'exil.

Il la regarde. Elle rebondit. Elle n'est rien.

Sursaut.

"... c'est ainsi... ?"

Oui, elle avait dit quelque chose. Qu'avait-elle dit au juste ? Voici sa phrase qui lui revient comme s'il avait arraché d'elle, effrité, un morceau. Il a réussi à arracher

⁷ Cette nouvelle est extraite d'un roman abandonné intitulé L'Invisible petite grande âme (citation de Victor Hugo)

cela d'elle, il gratte, s'acharne sur ce bout de rocher, demande si c'est bien cela, s'il a bien compris ce qu'elle veut dire. Les paroles sont des corps solides contre lesquelles on se cogne. Elle voudrait pourtant dire quelque chose, dire que non, elle n'est pas là, qu'elle est fluide, fuyante, absente, transparente. Serait-ce plus facile ? Ou alors dire que cette phrase qu'elle a prononcée, ce n'était rien d'autre qu'un lambeau déchiré dans une étoffe douce, froissable, pliable.

Impossible. Elle renonce.

Alors c'est comme une brèche dans le mur, un triangle de lumière dans l'espace qui les sépare. Un faisceau s'est ouvert où s'engouffrent comme des poussières d'étoiles mais ce sont des choses, de véritables choses - on peut les appeler comme on veut, émotions, souvenirs, pensées, peu importe ce sont des choses, des pierres même, qui se précipitent de l'un à l'autre, déchirent la chair du présent, le font éclater en une infinité de morceaux inconciliables -.

Se recoller, vite, se recoller, se dit-elle. Peut-être est-il encore temps de faire barrage avec toute la force du corps tandis que ces mouvements l'entraînent si loin, si près, dans un dialogue avec des ombres.

Dans l'espace immobile où ils se tiennent s'est introduite la vitesse vertigineuse du Temps.

Il la regarde. Elle le regarde.

On ne peut pas mesurer le temps qui s'est écoulé exactement. Peut-être l'imperceptible faille d'une seconde. Peut-être l'infini d'une vie.

Se recoller, vite se recoller. Elle se secoue, s'ébroue. Et comme ils avaient disparu sans qu'elle s'en rende compte du champ de sa vision, les objets autour d'elle reviennent lentement, émergent avec leurs contours, toute une série de vibrations superposées, lignes, couleurs, épaisseurs, veloutés

des ombres. Elle laisse monter en elle ces sensations avant de remettre en route le mécanisme de la vie, avant de tourner la tête et de prononcer - une seconde, une fraction de seconde -, une phrase, celle que peut-être il attend. Ou n'attend pas, peu importe, une phrase au moins, une phrase qui parle de choses réelles et non de toutes ces vibrations qu'elle-même ne parvient pas à capter. Elle laisse venir le tapis dans son regard, non ce n'est pas le tapis, le mot ne signifie rien, mais plutôt la lumière rouge diffusée par le tapis, et pas seulement cette lumière mais aussi les coins calfeutrés d'ombre, tout pelotonnés dans une intimité chaude où la boucle laineuse a retenu le rayonnement solaire. Ce tapis, c'est la pièce tout entière où les objets ne sont pas découpés mais enfoncés aussi sûrement, aussi profondément que les arbres d'un paysage dans leur terre.

Ainsi Ils étaient là, elle et lui - comme c'est étrange ! - dans un espace qu'elle avait oublié, dont elle s'était absentée. Le soleil est venu jouer sur eux ainsi que la danse lente, assurée, des particules de poussière dans un rayon. Le rayon qui est là. Elle ne le savait pas ou n'en avait pas conscience et tout ce temps s'était écoulé en son absence. Combien de temps ? Impossible de le savoir. Tout est passé trop vite, avec la malice d'un éclair dans ses yeux, et lui qui la regarde a été frôlé du bruissement de sa rêverie. Éparpillement de bulles colorées que toutes les terminaisons sensibles de son corps absorbent mystérieusement.

Voici qu'il vient de faire un geste et c'est comme si le présent craquait, elle aperçoit d'autres gestes, d'autres angles de lui, d'autres regards. La vie qui les a menés jusqu'ici c'est seulement cette suite de gestes, minuscules événements qui agencés les uns dans les autres sont un film cocasse ou un jeu, mais rien, non vraiment rien qui puisse expliquer ce qui se passe, ce qui métamorphose et travaille les corps, ni la route de cette invisible âme errante qui avance en eux, qui va tranquillement vers la mort, jusqu'au

bord d'un vase de pierre où on les posera, or cela, pendant qu'ils allaient, jouaient, travaillaient, riaient, s'aimaient, ils n'avaient aucune idée que c'était en eux, obscur, têtue et présent. Aucune idée que cet événement si important pour eux, petites masses de chair, de nerfs, de muscles, ce n'est pas un événement isolé qui viendra un jour par malheur, mais au contraire une lente douceur continue qui les accompagne et se fabrique derrière les milliards de particules de vie qu'ils perçoivent en eux.

Non décidément ce n'est pas ce qu'elle peut lui dire.
Elle se secoue.

Les choses sont là, les petites choses du monde. Il faut s'assurer que rien n'a bougé, que l'univers est bien rempli de ces ridicules objets si importants. La pièce est en ordre. Le temps a l'air de glisser avec les ailes d'un immense oiseau. On pourrait dire que tout est d'une beauté calme si on pouvait dire quelque chose, et elle se répète intérieurement "une beauté calme, une beauté calme", mais voilà un mystère, où est la beauté ? Où est le calme ? La pièce est envahie de lumière. On peut dire que c'est beau peut-être. Peut-être. Que le soleil vienne là, à vos pieds, c'est bien sûr une chose étonnante, qu'il caresse les objets, les formes et qu'il les découpe, disons que c'est beau. Ce qui est plus étonnant c'est qu'on trouve cela calme et doux, ce rayonnement, cette respiration incroyable de la maison, les fenêtres ferment l'ombre de leur cadre sur le monde extérieur évanoui, la maison plonge dans les eaux profondes, les eaux du silence, et respire seulement. C'est encore une drôle de chose de penser qu'elle respire, mais c'est ainsi. C'est une fin d'après-midi, tout est encore possible, tous les rouages complexes de la journée mis en service sont prêts à l'action. Si elle regarde un peu plus loin, derrière les voilages, il y a le ciel lumineux qui irradie le bonheur, enfin c'est ainsi qu'on peut

dire car en réalité il n'irradie rien du tout sinon son intensité, l'intensité du bleu qu'elle aperçoit, si insaisissable, si intolérablement insaisissable, qu'il faut bien en dire quelque chose comme par exemple que cela évoque le bonheur, parce que le bonheur de toute façon n'est jamais là.

Derrière la fenêtre il y a aussi une chaîne de vies juxtaposées, toits contre toits, souvent elle pense à tous ces gens couchés, debout, assis, cachés dans des coins qu'on ne voit pas, ceux qui lavent, ceux qui écrivent, ceux qui dorment, ceux qui parlent, écoutent, attendent, ceux qui rêvent, ceux qui font l'amour, ils pourraient tous sortir à leurs fenêtres comme les coucous des horloges, ce serait tout à fait saisissant. Puis il y a aussi le balancement des feuillages. L'arbre, l'arbre qui est là, tout près, épais, est parcouru de sève, mais elle ne peut entrer dans cette existence bruissante, odorante, et c'est peut-être pour cela qu'elle la trouve belle, c'est peut-être cela le bonheur, l'infranchissable distance. En ce sens on peut dire que le monde est une promesse terrible de bonheur, le monde qu'on voit, car le regard a la capacité de faire mesurer tout ce qui vous échappe, il a cette terrible capacité de vous enlever les choses qu'il vous donne. Non, on ne devrait pas classer la vue parmi les "sens". C'est le seul d'ailleurs dont est privé le fœtus dans le ventre maternel. En ouvrant les yeux il se sépare des choses comme il se sépare de ce ventre. Sans doute tout le malheur et tout le bonheur est là. L'arbre derrière la fenêtre est plein d'une vie qu'on ne connaîtra qu'en se serrant contre elle, qu'en s'agrippant à ses branches, en tétant ses parfums. Mais on ne peut pas faire l'amour avec un arbre. Et il continue à balancer sa force verte dans le vide, impossible à rejoindre. On fait les fiers, les indépendants, les solitaires et le monde est là, sous nos paupières, comme une écorchure, qui se glisse comme un bateau, qui arrive, qui a l'air d'arriver, sournoisement, de l'autre bout de la terre.

Lui, il a dû voir quelque chose d'étrange passer dans ses yeux, il la regarde avec inquiétude comme s'il ne la connaissait pas. Pourtant il a fallu des jours de patience, tous les jours qu'ils ont vécu ensemble, pour essayer de se comprendre, de s'ajuster. Ils arrivent tous les deux de milliers d'heures de voyage côte à côte, avec l'acharnement de tous les affrontements quotidiens, minuscules affrontements sur des objets minuscules, et soudain, parfois, ils redeviennent étrangers l'un à l'autre. Comme si rien n'avait été fait.

Comme si chaque instant qui les rapproche contenait les milliers d'individus qu'ils ont été chacun. Un peu comme dans une maison où des portes entrouvertes laisseraient apercevoir d'autres portes qui ouvrent sur d'autres portes qui font rêver et qu'on voudrait saisir toutes ensemble. Ils sont seuls à présent, dans cet instant, au carrefour de toutes les portes, dans une fragile suspension du temps, on n'entend rien et il lui semble que ses oreilles bourdonnent un peu, prises d'un vertige à retrouver les objets du monde. Elle regarde ses mains posées sur la table, sur un livre, objets enfoncés dans un temps soudain immobile. Elle peut reculer dans la mémoire, trouver ce même corps - ce *même* corps ? -, ces mêmes mains, abandonnés à la douceur de l'histoire, emportés par le flux du monde, confiants. Quelle différence y a-t-il, se demande-t-elle, avec certains soirs où, seule, adolescente, cachée dans la bibliothèque de son grand-père, elle laissait son corps vivre dans l'ombre, vivre sans avoir rien à faire, tandis que se taisaient tous les bruits de la maison, et même les oiseaux dehors ?

Il y a ainsi des répétitions dans le temps et on dirait que rien n'a bougé. Voyons, nous sommes un jour de printemps, le 10 mai, le mois le plus léger du calendrier, aussi léger qu'un brin d'herbe, il est là derrière la fenêtre ce 10 mai, avec un ciel un peu trop pâle qui n'est pas très décidé à prendre une

couleur, avec cet arbre un peu agité par le vent, avec ce petit immeuble rose où les vitres sont posées régulièrement, sagement, et tout cela est indubitablement présent, c'est ce 10 mai là et pas un autre, celui de cette année, et des années elle en a connu déjà quarante à peu près. Non, on ne peut pas les confondre. Il y a une pièce autour d'elle, précisément celle-ci et pas une autre, une pièce où chaque objet a été amoureusement disposé et brille d'un feu intense. Les bois chantent avec le velours rouge, répondent à la nuance des rideaux dans les plis desquels s'enfoncent des oiseaux bleus. C'est bien cette pièce où se fait toute une circulation de vie renvoyée d'un objet à un autre. Une estafilade lumineuse contourne la joue droite de la tête égyptienne, rendant au caprice vivant l'énigme immobile de ce sourire. Il n'y a pas à douter de ce 10 mai ni de cette pièce. Et elle est là, elle est venue là. Il a fallu près de quarante ans de vie pour la déposer dans ce monde de formes arrondies, coupes, théières, miroirs aux dorures assourdies où se dédoublent des carafes ventrues, rideaux embrassés, plantes inclinées. Les ombres se pelotonnent avec une lourdeur de gros chat autour de leurs modèles et s'enfoncent dans le tapis. C'est ce jour du temps et ce point de l'espace indiscutablement. Pourtant le ciel s'entrouvre et les branches de l'arbre aussi, c'est comme un sapin de Noël où seraient cachés des milliers de cadeaux.

C'est cela l'aiguillon qui vous pousse. Il y a toujours comme une voix qui vous appelle et à laquelle on répond "oui, je viens." Où ? Peu importe. On sent simplement qu'il faut faire quelque chose et que c'est cela qui compte. Faire quelque chose de son corps, de ses mains, de son cerveau. Un jour on relève la tête comme au sortir d'une activité merveilleuse pendant laquelle le temps a passé sans qu'on y pense et on s'aperçoit que là, tout autour de soi, se trouvent les traces de l'énergie qu'on a mise à exister, des livres ouverts, une tasse de thé, le cendrier plein, des cartes, des lettres, des objets qui signifient qu'on a été bien vivant et

c'est ainsi qu'on se retrouve dans cette pièce-ci et pas une autre et à ce point du temps. On voit autour de soi tous les objets qui ont avancé dans la vie avec vous et marquent chacun les repères d'une journée, d'une minute, d'un désir, d'une émotion. Elle voit par exemple la bibliothèque et se dit qu'elle a lu tous ces livres, qu'ils ont été chacun des instants de vie et qu'ils contiennent, eux, désormais et dans cet espace, le temps qu'elle a passé à les lire. Quelle étrange chose que cette concrétion ! Grâce à eux on pourrait presque, se dit-elle, connaître l'âge des gens comme celui des arbres au nombre de cercles concentriques à l'intérieur de leur tronc. Tous ces objets qu'on a fait entrer dans sa vie, c'est une longue série d'échos, indices, repères d'un moment unique qui ne cessera plus de s'enlacer au suivant, objets qui seront autour de vous comme des gardes du corps bienveillants, silencieux et graves. Chaque fois qu'on les regarde on les reconnaît et les autres vous reconnaissent aussi en eux, vaguement, quand ils entrent chez vous et se tiennent un peu intimidés, maladroits, au seuil de ces signes dont ils ignorent la circulation et le sens qui les organise. S'ils savaient, d'ailleurs, peut-être seraient-ils encore plus gênés, ou peut-être inquiets. Chaque chose est une clé mais ils ne peuvent s'en servir. Avec un peu de chance ils reconstitueraient le puzzle et votre parcours, ils sont si près du secret parfois, assis sur une place encore tremblante de votre vie, ils vont deviner, ils brûlent, un instant, un peu d'attention peut-être aurait suffi mais ils tournent la tête, ils vont s'en aller. Alors elle regarde tous ces objets comme ils seront après sa mort, chargés d'elle, rayonnants encore de l'amour qu'elle leur a infusé. En les réunissant ainsi, elle les a fait entrer dans une grande famille où se tissent des liens mystérieux et puissants. Et apercevant à la fois ce vide et cette plénitude, elle sent, oui, qu'elle a vieilli.

Alors la journée qui passe, elle aurait envie soudain de la préparer pour le futur, anticipant sur ce regard rétrospectif comme si tout devait se teinter de cette connaissance étrange, de cette prescience qui fait du futur un morceau de la nostalgie à venir.

Voyons, qu'a-t-il dit déjà ? Elle scrute ses yeux au cas où les mots y seraient restés. Mais ses yeux sont un courant tranquille. Il y passe une vie qu'on ne peut jamais rattraper. Il est là, debout, son profil aigu sur la fenêtre, avec à l'intérieur de son corps des pensées, des rêves, des souvenirs impénétrables. Elle le regarde et se demande de quoi il pouvait bien être question. Fracas de lignes imaginaires, dure plaque tournante où les aiguillages sont à l'envers. Il devait s'agir d'une de ces discussions qu'ils ont fréquemment, par quelque mystère on dirait soudain que toute leur vie est là, que tout leur sort dépend de la réponse que chacun attend, alors que probablement tous deux se moquent bien de ce qui est dit. Mais comment lui faire comprendre qu'elle le sait, et lui aussi d'ailleurs s'il veut bien le reconnaître, et que c'est tellement sans importance qu'elle a oublié la réponse qu'elle est supposée faire ?

Mais il est là à attendre pendant qu'elle se demande où sont passées les minutes anciennes écoulées en lui, celles qui l'ont façonné, rempli, et qui l'habitent encore, car on ne sait jamais à qui l'on s'adresse, les gestes sont des pièges qui vous font croire que l'on comprend, mais l'autre est surgi d'une forêt profonde. Lui d'ailleurs, de quelle forêt inconnue sort-il ? Tant d'univers et tant d'obstacles traversés pour être tout entier dans une seule seconde, machine complexe et simple à la fois ! Il y a une photo de lui à trois ans où on le voit se tenir un peu interdit comme s'il s'était arrêté au milieu d'une activité passionnante et scrutait le visage étranger qui le surprend ainsi, attendant quelque chose comme une explication, et, oui, c'est ce même front bombé, ces yeux

un peu aigus, impatients qui la regardent en ce moment. Tout ce temps parcouru pour arriver à l'attente de la phrase qu'elle va dire ! D'une certaine façon il arrive de la photo droit jusqu'à cet instant, de cette photo où il se tenait dans une sorte d'arrogance et d'exaspération. Qu'est-ce qui a changé ? Il y avait un jardin derrière lui. Qu'est devenu le jardin, ce morceau de réalité où il était planté un jour sur des jambes minuscules et tenait tête à toute la Création ? La maison a été vendue, une maison où la famille se tenait en cérémonie autour d'une longue table, comme si la seule lumière était cette famille, et la famille a disparu. Un jour il lui a montré des photos de sa vie, celle d'une grand-tante qui avait été surprise par le photographe en train de peindre, pinçant des lèvres trop minces, trop blanches et désolées et avec des yeux inaccessibles sous un lourd chignon, celle d'un oncle médecin à Genève, enfoncé dans son fauteuil le jour de ses cent ans, avec un air vif et solide, et une autre de ses parents, droits, innocents et timides dans la lumière du jardin. Soudain en le regardant elle repense à toutes ces photos et ces gens qui occupent une place en lui, comment savoir ce qu'ils ont représenté et dans quels rêves ils sont entrés. Trop d'images se dit-elle. Un jour on pose la main sur quelqu'un tout simplement, et sous cette main il y a des histoires qui viennent toutes seules et sans faire de bruit.

Oui, il doit s'agir d'une de ces discussions qu'ils ont fréquemment, "j'ai dit cela et je n'en pensai rien..." a-t-elle envie de dire en s'échappant dans un rire. Peut-être comprendrait-il si elle pouvait atteindre celui - il doit bien exister - qui se moque éperdument de ce qu'elle va dire. Les choses sont douces, voudrait-elle lui dire, si douces derrière la fenêtre où est le monde dans une eau trouble, et il y a comme une enfant derrière la vitre à lui faire des signes, agitant devant elle les êtres qu'elle connaît comme dans un rêve, et elle les aperçoit qui sont entrés dans le rêve le

jour où ils ont rejoint chacun dans le corps de l'autre les bouts d'images qui erraient en eux, alors ils se sont mis à rêver ensemble mais séparément, si bien qu'ils sont là face à face, lui avec son air inquiet et elle qui n'arrive plus à retrouver ce qu'il faudrait dire pour que tout prenne à nouveau un sens. Pendant ce temps un jour a passé, le soleil a tourné lentement derrière la fenêtre, il est venu se loger dans l'arbre et il donne à ses pousses de printemps un éclat jaune vif, pointu comme si chacune de ses terminaisons était une petite arme d'or dans le ciel.

- Peu importe après tout... dit-il.

Elle a envie de rire, on dirait qu'ils se sont rejoints sans savoir comment et ce résultat inattendu est aussi surprenant que de vivre ensemble avec tant de pensées inaccessibles à l'autre ou bien ces pans de passé où ils ne cessent de courir chacun de l'autre côté d'un ravin qui les sépare.

La lumière tourne dans la pièce derrière l'arbre, le soleil est une grosse boule rouge qui descend, qui fait contre-jour sur les minuscules bourgeons, et tandis qu'elle fixe la grosse boule rouge, elle s'aperçoit que les objets sont en train de mourir tranquillement dans l'ombre, le soleil disparaît lui aussi, happé par le noir des branches, avalé par le ciel, tout au fond, et plus il s'enfonce à l'horizon plus le noir se fait pâle, comme un œil fatigué, cerné, plus pâle à mesure qu'on regarde plus haut, on dirait qu'il va se casser d'être si transparent, et soudain à nouveau les Temps glissent les uns sur les autres tandis qu'il fait mine de se rapprocher d'elle, de mettre sa main sur la sienne, soudain elle n'a plus que dix-sept ans quand elle a découvert Paris, c'est là qu'elle a trouvé le ciel si transparent, si fragile le soir, peut-être parce que toute sa force s'est réfugiée dans l'armure d'or des fenêtres transfigurées, devenues autre chose que des fenêtres, et ce n'est pas parce qu'elles brillent mais parce qu'elles ne

servent plus à rien aux yeux des passants, elles sont devenues un objet vain, inaccessible et beau. Oui, à l'époque ce qu'elle a découvert de Paris ce sont ses fenêtres au crépuscule, elle qui ne connaissait que les arbres immenses sur le ciel, les forêts vierges d'Afrique où la vie est inlassablement en train de grignoter quelque chose, et pour ces fenêtres elle se souvient qu'elle a voulu mourir ou écrire ou les deux à la fois ou les deux en même temps elle ne sait plus, il y a de l'or là-haut, se disait-elle, de l'or que les gens ne voient pas, trouant les façades comme si soudain ce qu'il y a de plus vrai et de plus terrible, les vies quotidiennes avec l'odeur de soupe derrière les fenêtres ou les draps qu'on étend, les chagrins et les rires, celui qui rentre et défait les lacets de ses souliers - rien de plus vrai que celui-là lorsqu'il ôte ses souliers lourds de toute la journée, les vêtements des gens, leurs chaussures c'est aussi leur vie, un certain regard qu'ils posent sur ces objets qui les accompagnent, parfois on met tout son désarroi dans une paire de chaussures, la vie qu'on trimbale avec soi, avec laquelle il faut avancer et on n'en a pas d'autre, et qui est là toute entière dans ces chaussures éculées, maculées -, oui il n'y a pas plus vrai ni plus terrible que celui-là qui après avoir défait les lacets tombe lourdement sur une chaise, vide de tout son vide, vide de ne plus vouloir exister, et pourtant ces vies quotidiennes si vraies et si terribles, voilà que le passant oublie qu'elles existent derrière l'écran d'or des fenêtres, et ce n'est ni le soleil qui meurt à l'horizon ni la vitre qui est devenue du soleil mais quelque chose entre les deux et qui n'a pas de nom, elle cherche quel nom pourrait avoir cette matière qui n'existe pas pendant que lui s'approche d'elle, attendant qu'elle parle, mais elle se demande désespérément ce qu'elle pourrait lui dire, sans doute parce qu'à lui le crépuscule dit autre chose qu'une transfiguration de fenêtres faisant l'éloge de la beauté, comment lui dire qu'elle est en ce moment une solitaire de

dix-sept ans arpentant les rues de Paris, cherchant à faire la percée de sa vie mais pas de brèche en vue et d'ailleurs y en aura-t-il jamais une, elle a cru souvent arriver, oui, mais c'était une illusion, peu importe, et elle est toujours dans l'odeur fade des rues de la ville - en réalité une absence d'odeur pour elle qui arrivait de l'Afrique - et elle arpente avec le désespoir de cet âge des rues qui n'en finissent pas, et aussi l'acier des fenêtres, alors il y a eu cette lumineuse envie d'écrire qui l'a saisie comme un point douloureux, aigu, une douleur tranchante pour toujours, et traînante aussi comme le temps, parce que pour être juste, cette envie, il y avait longtemps déjà qu'elle l'avait, est-ce qu'il a vu passer un frémissement dans son regard tandis qu'elle fond de détresse et d'amour, puis redevient inaccessible, prise comme un rocher dans la masse du monde. Sait-il, quand il saisit son bras, mais non il ne sait pas, il ne saura jamais, sait-il à côté de quels rêves il est, mais ce n'est même pas de rêves qu'il faut parler, plutôt de lentes décompositions chimiques d'âges différents, sait-il qu'elle est traversée non d'images précises ni même d'émotions, mais d'états entrecroisés devenus à la longue autre chose et plus que ce qu'ils étaient à l'origine, fondus les uns dans les autres et le résultat est celle qu'il aime, ou croit aimer car il ne connaît au juste qu'une infime apparence, infime émergence de celle qui existe et meurt dans l'ombre, l'épaisseur de toutes ses années - sait-on ce que cela fait exactement quarante ans en minutes si l'on songe à ce qui se superpose de sensations et d'émotions dans une seule minute ? -, non sans doute il n'a rien vu passer en elle, il pose sa main sur son épaule, il vient de la faire sursauter en frôlant ses doigts.

- Oui, sans doute...

Sans doute, sans doute... Qui l'a dit ? Est-ce elle ou bien lui ? Il serait temps de parler, temps d'allumer les lampes, secouant le charme, disputant à la nuit qui vient cette part

de corps que l'on a pour si peu de temps qu'il faudrait savoir en faire le meilleur usage, mais ni l'un ni l'autre ne bouge. Fracas de lignes imaginaires, tous les aiguillages sont à l'envers. Dure pierre de tête. Mais à l'intérieur c'est une hémorragie mentale. Quand on aime on entre dans un film déjà commencé. Il y a ainsi des milliards d'impressions visuelles qui sont allées se mettre les unes à côté des autres et parfois sur les autres, qui ont fait un tissu vivant, on dirait les grains de lumière d'une toile impressionniste ou bien une lanterne magique qui tourne et déroule l'Histoire de chacun et soudain s'emmêle dans ses bobines. Cristaux superposés, il est entré lui aussi un jour dans sa mémoire, et celle-ci s'est alourdie d'un glissement de paupières, d'un froncement de plis inquiets au-dessus des sourcils, d'une boursouflure près des lèvres qui hésite entre l'ironie et le désarroi.

C'est ainsi qu'elle promène son invisible âme errante. Les autres la croient dans leur camp, comme autrefois lorsqu'elle jouait au ballon prisonnier - et de qui est-elle prisonnière à présent ? -, lui demandent de parler, de se souvenir qu'elle est là au milieu d'eux, c'est un désastre d'être à la fois aussi attentive et inattentive, se dit-elle, ils ont même des attentes, des exigences, des griefs, tout occupés qu'ils sont à observer sa ligne de vie tandis qu'elle voudrait leur expliquer qu'il y a longtemps qu'elle a désespéré de faire quelque chose d'un peu cohérent d'elle-même, ce qui serait d'ailleurs à la fois plus simple et plus compliqué, ils la somment de répondre, de se glisser dans un corps, n'importe lequel mais d'y être enfin et de le dire, voyons tu as mis cette robe, cette robe c'est toi ? Pourquoi ? Elle se retourne mais il n'y a personne derrière elle, à qui parle-t-on ? Cette robe, oui bien sûr cette robe est une de ses peaux, un hasard, une possibilité et tout sera rejoué au prochain instant, une autre robe, une autre femme, un autre regard, une autre

émotion, allez comprendre, finalement il n'y a jamais personne nulle part mais seulement une virtualité à épouser tous les contours, saute un parfum dans la rue et elle saute dans le parfum, vient une éclaircie de ciel plus pâle que le ciel et elle saute dans l'éclaircie, on lui parle et au passage on a emporté sans savoir toutes ces émotions dans lesquelles le cœur a bondi mais lui qui l'a épousée a la prétention d'avoir *Une femme*, la sienne, et non un fleuve que sa course grossit sinon comment s'y reconnaître ? Elle, elle a pris l'habitude de ne jamais s'y reconnaître. Aujourd'hui elle se demande comment font les autres pour arrêter les contours de leur vie, de leurs idées, ou croire arrêter car on ne peut pas dire qu'ils réussissent ni même sans doute qu'ils soient dupes. Parfois elle lâche un appât au monde pour avoir la paix, elle donne des gages d'existence et on ne lui demande plus rien. Le miracle est qu'elle soit là, qu'elle ait passé entre les lignes, qu'elle ait réussi à vivre à peu près quarante ans d'une vie à peu près comme on l'attend d'elle, en fraude et sans que personne la dénonce sur la place publique comme franc-tireur ou déserteur de la vie, ou passagère clandestine ou fausse monnaie peut-être, que personne ne l'ait mise à l'index et qu'on se soit contenté des quelques signes qu'elle fait de temps en temps pour l'intégrer à la société des vivants, des bons vivants, des vrais vivants avec leurs rêves et leurs soucis, plus de soucis que de rêves d'ailleurs, pour aboutir à regarder ce soir le crépuscule en oubliant d'allumer toutes les lampes et lui pesant sur son épaule de sa lourde main tenace comme s'il avait une armure et cherchait à retenir de sa poigne ce qui fuit, elle, ni plus ni moins présente que d'habitude, mais plus forte peut-être ou plus sourdement invisible.

- Oui, sans doute, tu as raison...

Et ils sont là tous deux regardant ensemble là où il n'y a plus rien à voir car il y a longtemps que les arbres se sont

fondus en une seule masse et qu'il y a seulement des bruits chutant dans l'espace après quelques ricochets sur l'eau du soir, et non seulement il n'y a plus rien à voir mais voilà dix ans que ce paysage est le même à la fenêtre, timide décor de théâtre que même s'ils le voyaient ils ne regarderaient plus, laissant comme des aveugles monter en eux une sensation qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre mais à tous les deux.

Et bien qu'ils soient loin l'un de l'autre, une sensation prend forme, prend toute la place, si bien qu'il n'y a même plus à sentir mais à disparaître, chassé chacun de son espace, ce qui d'une certaine manière est très doux, c'est un rite où ils arrivent toujours à se rejoindre finalement. Finalement.

- As-tu préparé ... ?

Une minute encore, s'échapper dans la nuit, le tromper avec le non-dit, rester lourde seule et secrète, emportant dans sa gangue ce bloc brut de sensations, une minute encore, il va allumer - oh ! la fente des visages dans la lumière, flèches durcies -, alors il exigera sa rançon de paroles, et elle fuyant, blessée, comme trahie sans savoir pourquoi, cherche à se replier sur son trésor...

- As-tu... ?

Non elle n'a pas. Dans un instant le cliquetis des ventres d'acier à la cuisine, elle n'a pas et dans un instant... On peut se demander si ce n'est pas mieux d'étirer les minutes à l'infini, si finalement ce n'est pas en les remplissant de vide au lieu de s'empresser de vivre, si finalement ce n'est pas ainsi que le Temps devient une vraie belle chose entière et concrète, si l'on en juge par l'éternité des heures où l'on ne fait rien, et comme il semble au contraire que l'on a massacré quelque chose en se détournant d'elles, en prenant un livre par exemple, ou en parlant avec une amie, mais de quel droit rester ainsi, seule, lourde et secrète ? Pourtant quand elle y réfléchit, elle ne peut savoir où est la folie, est-ce

d'être là dans un lieu qui est un monde à soi seul comme s'il sécrétait de la vie, production autonome et que l'on ne pourrait arrêter, de s'enfoncer dans ce lieu en silence, absorbée, envoûtée par lui, coupée du reste du monde, ou de chercher, comme on fait en général - tentation aussi vaine que vouée à l'échec ou peut-être simplement d'une excessive prétention - à en rescaper, si peu que ce soit, quelques signes approximatifs, parler aux autres, bouger, faire des gestes, ce qu'il est convenu d'appeler "vivre", ambition aussi déraisonnable que d'espérer coder en message intelligible le système d'une société d'extra-terrestres car certes jamais, ce lieu d'où elle s'extrait de temps en temps parce que néanmoins il le faut, ne serait-ce que pour avoir le droit de continuer, d'acquitter son droit de passage sur cette terre, jamais il ne sera possible d'en donner même une idée.

Elle se souvient. Ce jour où abîmée sur le dos, dans une soupenne, les yeux fixés sur un velux où tombait régulièrement, lentement, une neige grêlée, et son regard limité à l'étroit rectangle où se passait cette terrible chose monotone, ce petit son léger quand la neige atteint la vitre, s'y écrase avec douleur, douceur, dirait-on, si on disait quelque chose, et c'est justement ce qui l'émouvait à cet instant, un écrasement et c'est tout - et qu'en est-il de l'écrasement des hommes, aussi brut, aussi insignifiant que ce "floc" de la neige ? -, floc et simplement une vitre un peu plus alourdie, un peu plus blanche, même elle se souvient avoir imaginé qu'un seul grain pouvait suffire à son contentement, sa formation, son trajet, son destin touchant de grain inutile au bout, tout au bout d'une chaîne de minuscules événements impossibles à décrire pour finalement faire exploser au-dessus de sa tête le rectangle mauve d'un infini de ciel. Ce doit être si bon d'être seulement ce flocon sans mémoire, de descendre lentement, lentement, et c'est si court et c'est si long le vertige inexorable, l'absolution de l'innocence, comme elle en ce moment dans ses limbes,

inattentive, effrayante d'inattention jusqu'à ce qu'il éclaire la pièce - il va le faire - et qu'il ne soit plus possible de fuir le réel - le réel ? -, lui, l'homme qu'elle a choisi, en face d'elle, invraisemblable de précision, ce visage rectangulaire - ni rond ni ovale ni épais ni lourd, vous entendez bien, celui-là et pas un autre -, cette mâchoire douce arrondie, ces larges yeux noisette aux cils tombants sous la vague des cheveux, cet homme arrêté par elle dans un jour du temps, arrivé dans sa vie, prenant sa place, une place dans la longue chaîne où tout se tient, cet homme entré comme une pierre, un roc inaltérable, avec cette apparence qu'elle lui donne et lui garde comme s'il n'y avait pas également en lui, en reptation, une invisible âme errante, au point qu'il n'est pas possible de savoir ce qui est le plus vrai de l'absence ou de la présence de cet autre, et comment la vie arrive à se loger entre les trous de l'âme.

- As-tu préparé...

Elle n'a pas préparé, est-ce qu'il est important que tout à l'heure la table, les verres, les flacons, les fleurs, la nappe blanche, l'argenterie, les carafes pour les invités tremblent de rayons interposés, se renvoient leurs éclats, se fassent miroirs, ventres dorés, lumières, et que la nuit soit oubliée autour de leurs corps, le monde limité au cercle étroit de chaleur entre eux comme s'ils se tenaient les uns aux autres, navire tanguant d'ivresse, d'amour, de détresse, solitaires, pierres arrachées à leur vie ordinaire, chues ici tandis que tout, autour, a sombré, victime de quelque cataclysme, oui le reste du monde... Un contrevent bat et elle voit deux araignées qui apparaissent, se poursuivant sur la fenêtre luisante de buée. Derrière, un jardin humide. Et ces silhouettes dégingandées. La répulsion se mue en curiosité, le désir de les écraser s'arrête sur l'angoisse du craquement sinistre que cela produirait, les tuer serait se lier à elles, comme bourreau à sa victime, d'une intimité insupportable.

Progression lente sous le rideau de la plus grosse et la plus hardie des deux, et quand elle est en pleine lumière, noire sur le mur blanc, elle vient menacer l'espace vital. Pourtant l'araignée perçoit peut-être que cette présence humaine est inoffensive car elle s'approche, ébauche de quelque relation mystérieuse. Le monde, oui, ce sont ces araignées, le lierre au bord de la fenêtre, les variations d'une dernière trace de lumière sur le ciel, la souplesse et la résistance du rideau, et là se borne la chasse des deux araignées, les sons qu'elles perçoivent, ce rectangle de monde qu'elles emporteront à leur mort. La plus grosse s'est enhardie, quittant sa sécurité territoriale, à se rapprocher d'eux les humains perdus dans leur contemplation fervente ou lasse du soir. Là, petite araignée, tu vas trop loin, ils pourraient décider de te tuer, trompant en quelque sorte ta confiance ou ton excessive naïveté, et saurais-tu à temps deviner le danger ? - il n'est pas facile de s'appriivoiser, se dit-elle, et les règles du jeu ne sont pas bien fixées - alors, petite araignée, tu mourrais bêtement de mal les connaître, d'avoir mésestimé ce mécanisme humain trop délicat. Tout ce chemin parcouru pour rien ! Quelle odieuse destinée ce serait qu'il y eût dans cette petite bête, à défaut de conscience, ne serait-ce qu'un tropisme vers celui qui la rejette de toutes ses forces. Situation grotesque où l'homme, poursuivi par les assiduités d'une araignée tenace, ne saurait que faire de cet amour embarrassant. Supposons qu'à force de ruses, et profitant d'un peu d'inattention, elle parvienne à toucher sa chair, probablement on l'écraserait aussitôt. Pitoyable malentendu... Vraiment il y a dans l'espace trop de destins en marche en même temps, chacun à espérer un régime de faveur dans son coin et celui qui pense que la vie ou la mort d'une araignée n'a aucune importance n'a rien compris. Jusqu'où avancer, où est la bonne distance ? Voilà la seule vraie question.

Oui, le reste du monde a sombré, et il n'y a plus, à la dérive, que des petits fragments de temps, cristaux irréconciliables, et pas de passage de l'un à l'autre, se dit-elle, sinon des chaînes de vie sous la vie, que chacun reconstitue ou invente pour sa sécurité, cristaux dont on peut dire seulement qu'ils se recoupent sur une aire étroite. Sages les choses de la pièce, ce soir le monde des objets a l'immobile pudeur d'exister, mais la nuit pousse, elle grandit à perte de vue, feuilles noires, feuilles denses, épais tapis, la nuit continue, d'arbre en arbre passent les bruits et saute et danse un monde acharné à son activité mystérieuse, on ne sait pas où cela s'arrête, le temps ce soir vient de se transformer en gouttes à compter tandis que lui la tient à présent et que se prolonge lentement l'arrivée de la nuit, non rien n'est jamais fini, les murs d'ici sont la paroi lisse d'une forêt, insoumise, imprenable, tous deux retiennent leur souffle, tous deux invraisemblables sur l'appui de la fenêtre, n'appartiennent à aucun temps qui puisse se déterminer avec exactitude, balançant chacun leur corps au-dessus du vide où ils ne sont ni l'un ni l'autre mais seulement les feuilles, et qui ne sont même pas des feuilles mais seulement une découpe géométrique mauve et sombre sur le bord plus pâle de la nuit, une épaisseur et un parfum, c'est-à-dire aussi bien un rêve ou une mémoire de feuilles où s'est glissée leur présence. Dans le silence, cette épaisse juxtaposition de leurs vies venues chacune de loin et débordant aujourd'hui, lacis de branches, de chemins, de fuites sous le couvert, impasses et lentes marches, débouchés, juste des feuilles qu'on surprend après un passage. Juste. Elle, au vol, interceptée par lui, inventée, puis remise en jeu dans l'espace des ombres. Il la tient, oui, bien qu'elle soit évanouie, dissipée dans l'air comme son souffle, étroit passage de mémoire, aussi mince que le ciel du soir, grain de tussor et de souvenir, images assemblées lentement montées à la surface du puits. Peut-être est-ce elle qui est porteuse d'absence, tissu d'absence de bout en bout

d'une invisible continuité qu'en désespoir de cause elle a fini par reconnaître pour sienne ? Ou bien fabrique-t-elle l'absence comme les araignées la soie d'un piège où viennent sombrer les autres ?

Ce soir, le temps ne passe pas, se dit-elle, les ramifications de l'arbre s'étendent comme s'il voulait accompagner les nuages au bout du monde. Quand elle était enfant, chez ses grands-parents, il y avait une heure terrible où les membres de la famille comme des personnages, assis autour de la table, s'effaçaient lentement. Par économie on n'allumait pas trop tôt, et peu à peu il y avait ce naufrage des formes qui s'en allaient une à une dans le ciel, qui bruissaient lentement jusqu'à ce qu'on ne distingue plus les regards, et puis, perdant leur volume, elles devenaient de plates marionnettes de bois noir, bientôt on n'avait plus affaire dans l'étroite pièce, qu'à des voix chaudes, lourdes, qui tentaient de survivre comme si, de plus en plus loin, elles émettaient leur message.

Aujourd'hui, ce sont leurs visages qui vont revenir à la lumière, dans le geste qu'il fait vers la lampe, elle les devine déjà, et entre les deux, une invisible âme errante à laquelle il manque un fil continu.

Une soirée⁸

Cachan, 1980

Les invités ne vont pas tarder à se disperser. Les bougies s'étalent dans les flaques des assiettes. Un haut miroir blanc reflète la longue table devenue minuscule avec ses convives. Le désordre d'après-dîner n'est pas celui d'une destruction au hasard qui aurait ravagé la belle ordonnance du début, miettes de pain sur la nappe, couverts de guingois et, chacun ayant empiété sur l'espace du voisin, serviettes négligemment jetées, mouchoirs, briquets, verres enchevêtrés ; en réalité la vie s'est déposée tout doucement comme au fond d'une coupe, et elle s'étale... Les sorbets achèvent de se liquéfier dans les bols, une cigarette se consume seule sur le bord d'un cendrier, et dans les tasses à liseré d'or, laurier napoléonien Limoges 1960, le café reste en lac de cratère.

Elle, elle est lasse, lente et distraite, soulevée tout entière par l'ensemble des voix, chuchotements des dernières conversations, apartés qu'on craint de briser et qui sont comme des caresses des uns aux autres, il ne faut pas rompre l'équilibre merveilleux du temps, le bonheur enfin arrêté, cloué là, fermez toutes les portes pour qu'il ne s'échappe pas, on le tient, chaud, vibrant, ce petit oiseau de bonheur qui vous nargue toujours, cette fois il est là, immobile et doux dans le cercle étroit de la bougie sur les coupes de fruits, les bijoux, les tranches dorées de vaisselle, les cristaux, le saillant des pommettes, chairs translucides,

⁸ Cette nouvelle est également extraite d'un roman abandonné intitulé L'Invisible petite grande âme (citation de Victor Hugo) et en constituait la deuxième partie.

regards plus humides, fiévreux, intenses, le petit bonheur prisonnier de détails aussi beaux que toute la beauté du monde, grain d'une joue, initiales de la nappe, échos de lumière, fondus, vibrations, le bleu du foulard, l'émeraude sertie de marcassites, la grâce d'une main, un front discret, sérieux, d'écolière attentive, des hochements de tête et, au bout de la table, une mèche blonde.

Et pourtant, se dit-elle, les habitudes de chacun sont restées au vestiaire avec les chapeaux et les fourrures et c'est comme si chacun semblait dire à l'autre : "Je suis là en personne, je t'accorde mon apparence et les quelques images que tu as la fâcheuse manie de lui ajouter, mais tu disposes de deux heures seulement." Et elle, elle entend cette petite phrase circuler, ralentir la conversation ou lui donner soudain un rythme précipité, nerveux, impatient d'en finir. Parfois un regard vaguement ironique ponctue une remarque, *"Allons tu t'es encore trompé, tout ce monde en moi dont tu ne soupçonnes pas l'existence !"* dit ce regard. Pourtant il faut continuer, reprendre le discours, l'apparence, composer soigneusement le visage, hausser un sourcil scrupuleux plein d'intérêt, arrondir les lèvres avec soin, être, être pleinement dans ce courant de paroles, ce monde étroit, plein et magique qu'ils tissent par leur seule présence et qui disparaîtra tout entier comme un simple nuage dans quelques minutes. Faute de mieux on reprend la dernière phrase, juste pour exister dans ce courant, être un petit morceau de ce bonheur. Oui, une autre fois on se fera connaître, on dira tout, tout ce qu'on est, tout ce qu'on voudrait dire, tout ce qu'il faudrait dire. Forcément c'est toujours pour plus tard. En attendant, la petite âme errante de chacun continue de courir sans qu'on la rattrape, et elle est là, suspendue aux mouvements des lèvres gonflées de paroles comme le happement muet des poissons qui a l'air de ne jamais trouver la manière de vous rejoindre.

Elle, elle n'a pas écouté un seul instant de la soirée les paroles de l'un ou de l'autre, suivant plutôt leur rebondissement de vagues sur le rivage, de plus en plus vives, de plus en plus longues, s'arrondissant, s'agrandissant, auréole qui reste un instant en mousse blanche sur le sable puis disparaît. Elle est là, oui, cherchant vainement si elle a quelque chose à dire, mais elle renonce, fatiguée ou paresseuse ou n'y croyant pas, reculant à chaque fois plus profondément dans sa nuit, ce sera pour demain, et elle se demande comment font les autres pour s'avancer bravement dans un mot, s'y mettre tout entiers et parfois s'y enfermer, impossible de répondre sans les blesser. Comme si tout leur honneur était là. Elle abandonne. Terrain trop occupé. Il y a ceux à qui cela fait plus de place et qui s'installent avec plus d'aise, ceux qui ne s'en aperçoivent pas, ceux qui se méfient, ceux qui attendent, ceux qui cherchent à poursuivre son silence, ceux qui la provoquent, ceux qui se troublent, ceux qui répondent pour elle, ceux qui interprètent regards, gestes et silences, et ceux qui se découragent. Mais en général, c'est certain, la plupart croient à une tactique hostile. Moqueuse, insolente ? Non, attentive, nonchalante, bienveillante, semblable à ces spectateurs qui tournent la tête d'un côté, de l'autre, à ces enfants qui comptent les coups, si bien pris par le jeu qu'ils n'entendent pas qu'on les appelle. Sa singularité peut-être, ce serait de ne pas en avoir, d'entrer ainsi dans tous les regards, tous les gestes, toutes les attitudes, toutes les paroles, de s'enfoncer dans ces âmes autour d'elle si bien que le fil de la sienne chaque fois disparaît, plongeant sous la vague puis surgissant à la surface dans un autre bouchon de liège, ce qui explique que jamais elle ne puisse savoir où elle est allée se promener entre temps.

Ce soir par exemple, voici qu'elle remonte à la vie, vacille avec la flamme de la bougie, et où était-elle donc toute la soirée ? Dans la flamme de la bougie, arrachant la

scène au miroir ou la lui disputant ? En tout cas il n'en reste rien. C'est comme si d'une certaine façon elle avait été morte pendant ce temps-là. Il y a à peu près autant de trous dans le présent que dans le passé, et cette petite main dans sa mémoire, qui cherche à boutonner le manteau d'hiver bleu de ses cinq ans, où était-elle celle-là avant le manteau ? C'est ce qu'il faudrait savoir parce que là, dans la mémoire, elle n'est nulle part, elle sort du vide, insatisfaite, acharnée sur les boutonniers. Une main et un manteau, et un peu plus loin, un arbre au Jardin des Plantes. Elle, elle s'est habituée à flotter par morceaux dans le monde, à être pour elle-même une étrangère qu'elle ne reconnaît jamais, ou bien faite d'êtres imaginaires plus vrais qu'elle. Mais les autres n'ont pas l'air de s'en offenser. Pourtant, elle s'en rend compte, il y a un vent désordonné qui souffle à présent sur la soirée, on dirait que chacun est abattu dans une sorte de souffrance et s'accroche à ce qu'il peut, répétant des phrases pour que la conversation ne s'achève pas, traînant la voix, tenant l'épaule, la main du voisin, jouant machinalement avec son foulard ou s'abîmant dans la contemplation fixe de la bougie, se servant à boire encore, encore un peu, et chacun, dans le désespoir du temps qui va finir, qui vient, - il faudra bien qu'il vienne - chacun rêve de ne plus bouger, d'être saisi par le sommeil, là, au cœur du bonheur, transformé en statue, oui, elle s'en rend compte, on peut accepter que les autres soient seulement une main, un bras, une épaule, un instant discontinu du temps. Comment se repérer entre des signes aussi différents comme s'ils venaient chaque fois d'un autre espace, d'une autre mémoire ?

A présent que le dîner s'achève, que reste-t-il qu'une petite cendre, une sensation amère et fade d'être passés à côté de tout ? L'ivresse des verres entrechoqués, des voix hautes et fortes, leur vie insolente à l'assaut de la forteresse voisine. Alors il y a une petite chose qui se recroqueville en elle, qui tombe en chagrin, épuisée,

découragée, et peut-être invisible des autres, sinon par un peu plus de brume dans les yeux. On dirait que la marée reflue de son cœur, cherche à l'entraîner dans la mort, lentement, pour oublier - ce serait plus simple -, avec les taches de vin sur la nappe, les serviettes à terre, les miettes de pain... Il faudrait ranger, faire le tri - mais comment ? -, un jour dans la mémoire il n'y aura plus d'ordre, non, mais de l'indulgence et de la tendresse comme celle d'une nature morte pour une coupe renversée. A présent elle est là, tentant de ramasser tout ce qui tombe de l'instant, se baissant, se relevant, devant, derrière, à droite, à gauche, et ce sont des fétus de paille tellement fins qu'ils tourbillonnent, qu'ils ont chacun leur trajectoire à eux, planent, s'arrêtent, repartent, portés par l'air, les courants légers, et elle, affolée, de l'un à l'autre, va saisissant, relâchant ce qu'elle avait cru comprendre. C'est toujours ainsi, on se met près du feu, on se recroqueville en se protégeant des bras : si le bonheur allait vous tomber sur la tête ? Comme le ciel, comme une pluie d'étoiles, comme la vie, comme la mort, comme tout ce qu'on ne comprend pas ? Si le monde allait se dérégler, tomber en mille morceaux comme les paroles qu'on attrape à droite et à gauche et qu'on essaie de recoller, ce sont des morceaux de verre on peut se blesser, tout cela marche si mystérieusement se disait une des enfants de l'arbre à califourchon sur une branche, sur quelle branche, elle ne sait plus. Elle abandonne. Alors elle se reproche cette impuissance et elle est au milieu des autres, absente, présente, déroutée, oubliant ce qu'ils disent pour écouter seulement la mélodie, la petite mélodie qui n'est qu'à eux, à chacun d'eux, elle suit la subtilité de la progression du temps en eux, la finesse du ciel, ou bien, ce soir, le vacillement d'une bougie, de leurs ombres, on ne sait jamais ce qui peut arriver, le monde est prêt à dériver, s'en aller très loin, disparaître, il faudrait le saisir, le comprendre, le seul moyen de ne pas perdre ce qui s'en va, le seul moyen

d'arracher un bloc de présent où resteront, inséparables dans sa mémoire, les objets qui seront alors mystérieusement et harmonieusement accordés à cet instant unique qu'elle vit et qui ne se représentera plus.

Alors elle se souvient de son désespoir d'enfant quand elle tournait le kaléidoscope : sa mère lui avait appris à en fabriquer un avec des papiers coloriés et découpés, et toutes ces formes, toutes ces couleurs, elle les faisait tourner et aurait voulu crier de bonheur, chaque fois c'était une image différente et chaque fois elle s'enfuyait trop vite, plus jamais elle ne la retrouverait dans le millier des formes découpées, le geste de la main, un simple tremblement avait suffi à la faire disparaître, aujourd'hui elle était devant les autres et le monde comme devant ce kaléidoscope, dans un effort de concentration pour ne rien perdre de leur mélodie, mais non, le bonheur qu'elle avait à écouter cette mélodie, ils ne pourraient jamais le deviner ni qu'elle était au milieu d'eux comme si elle n'existait pas, comme si elle n'avait jamais existé, et c'est peut-être ça le bonheur se dit-elle, ce qui n'a rien à voir avec le temps, quelque chose qui fait qu'on est un petit point, loin, très loin et sans importance. Un bonheur qui est aussi un terrible chagrin et on ne peut les séparer. Elle, absorbée dans sa contemplation qui est aussi une gourmandise, acharnée de toutes ses forces à ce travail, il faut qu'elle en rapporte, comme un nageur du fond des mers, toutes les merveilles qu'elle a contemplées, il faut qu'elle les rapporte avec l'intensité de son énergie solitaire, elle, perdue, oubliée pendant ce temps, ayant déserté le monde qui continue sans elle et dont elle ne rattrape jamais le mouvement - en chemin l'été, avec sa boîte d'aquarelles tandis que les autres avancent, parlent en promenade, soudain elle se pose quelque part, saisit l'eau du ciel, le mouvement caché, elle ne sait pas s'il est dans ce monde ou en elle, puis elle se met à courir pour rejoindre le groupe, hocher la tête comme

si elle avait compris de quoi on parle, et elle continue mentalement à poser un peu plus de bleu, une ombre sépia quelque part au coin du tableau -.

De cette fatalité elle ne pourra jamais corriger le décalage et elle se résigne parfois à ressembler à ces flous de films, flous enchaînés, son visage à elle disparaît tandis que d'autres viennent sur le devant de la scène raconter leur histoire et qu'elle écoute quelque part dans l'ombre. Il est certain qu'à ce compte elle rate tous les trains et se demande toujours si elle a été flouée ou non, ou si au contraire c'est elle qui a gardé en mains l'or du temps. On ne saurait dire. Certains jours elle le pense et d'autres non. Encore une étrangeté, elle n'a jamais réussi à s'arrêter définitivement à penser quelque chose. A dix-sept ans, quand elle était émerveillée par la fine pellicule de soleil déposée sur les fenêtres, elle aurait voulu battre des mains, attirer l'attention des passants qui longeaient les grilles de la petite voie ferrée, un autre jour, elle s'était échappée de la pension et courait sous la pluie, une pluie pour elle toute seule et qui n'aurait plus jamais dans sa vie cette odeur-là de ce jour-là, elle le savait, une odeur en fraude sur la ville, comme si se levait d'entre les pavés, d'entre les bâtiments, les rails, le souvenir de la terre émue par son très ancien passé et qui s'insinuait alors partout où on ne voulait pas d'elle, rejoignait l'écorce lisse, noirâtre, glissante, des arbres et elle, elle courait, se disant qu'il fallait garder tout ensemble l'odeur, la lumière, la friponnerie des gouttes sur son visage et sa solitude, comme s'il fallait compter pour rien les autres épisodes du roman intérieur, et que sa vie soit réduite de soixante-quinze ans à six minutes de course sous la pluie cela revenait au même, l'histoire était en quelque sorte seulement concentrée. Non à ce moment-là et à d'autres elle ne se sentait pas flouée. C'était plutôt quand on la regardait, qu'on lui parlait, qu'on cherchait à l'enrôler de force quitte à l'abandonner de dépit,

et de loin lui faire des signes d'adieu. Alors elle se sentait dans une rage impuissante et incomplète. Derrière la pellicule d'or des fenêtres un couple faisait l'amour ou se chamaillait, transpirait de toute sa sueur de vie, et elle était restée là, impatiente, tremblante, inutile, comme ce soir entre les discours des autres.

- Tu vois bien...
- je sais mais il n'aurait pas dû...
- enfin veux-tu m'expliquer...
- de toute façon, ce n'est pas la peine...
- bien sûr elle n'a rien demandé...
- et c'est toujours comme ça...
- mais tu es ridicule...

Les phrases s'entrecroisent, elle essaye de les suivre et le trajet dérive de l'une à l'autre comme les attitudes, les positions, on dirait une treille souple, vivante, l'une passe sans y penser son bras sur la chaise du voisin, une main vient se poser sur l'étui à cigarettes, à droite une voix sèche et sonore, à gauche un rire qui sauve des silences, la grâce des gestes et des coquetteries, les apartés féminins, et pourtant, se dit-elle, ils sont tous à des lieues d'ici, sauvés de leur naufrage pour quelques heures, mais qu'est-ce qui est le plus vrai, cet instant ou les autres, tandis qu'elle sert une tasse de thé et regarde longuement la vapeur s'élever dans l'air comme par un effet de magie, c'est la tasse japonaise où l'on voit, en relief, les deux femmes assises au milieu des vignes, plongées dans une délicate rêverie, la tasse vient d'un héritage, une lointaine tante célibataire qui avait toute sa vie souffert d'une grave maladie, autrefois la tasse était posée sur un buffet Henri II qu'elle revoit dans la petite pièce sombre, aussi étroite qu'un couloir, où s'entassaient, avec le bon et le mauvais goût, les objets de sa vie, sans doute la tante avait rêvé bien souvent, peut-être même sans le savoir, de ces deux femmes qu'on dirait sœurs, le visage un peu détourné sur la droite, l'une cueille négligemment le

pampre, l'autre en kimono vert d'eau, assise sur un banc, agite un éventail, toutes deux aussi loin d'elles-mêmes par leur rêve que la vieille tante maniaque l'était du Japon et du 18^e siècle et peut-être autant que le dessinateur, chacun se reculant, s'effaçant, cherchant à disparaître dans le regard des deux femmes et la tasse ce soir, au premier plan pourtant, personne ne la voit, si nette tandis que tout le reste s'est effacé, l'or et le pourpre de la pièce continuant de trembler dans une vague conscience seulement agitée d'ombres perçues plus à travers une chaude tendresse de couvée que réellement vues. Pourtant, de chacun de ces points de vue, de celui de ces deux femmes disparues - de quelle existence ? - devenues porcelaine par le miracle d'un rêve dessiné, après avoir été deux petites flammes d'un jour du temps - mais lequel ? -, de ces deux femmes à ceux de la pièce, ici, ces inconnus présents - mais ont-ils plus de dureté, ont-ils plus de solidité, eux qui sont en passage, eux qui ne sont que mobilité, plus de vérité que ces femmes installées dans leur jardin imaginaire ? -, oui de chacun de ces points à l'autre il y a une distance infinie et infime, à vrai dire réductible à quelques gestes, c'est-à-dire à peu près rien, car elle peut bien se lever, agiter sa jupe de soie brune, machinalement rectifier une mèche, saisir au vol l'ombre de sa silhouette dans le miroir - encore n'est-ce même pas si net que ce soit une silhouette -, éteindre une bougie dont la cire menace la nappe, aller à la cuisine et revenir avec un peu de tilleul, s'incliner par-dessus l'épaule de son voisin, verser une autre goulée d'ambre, remplacer le CD de Mozart par celui de Haydn puis s'asseoir à nouveau, et puis ce soir, ensuite, dormir, s'allonger entre les draps blancs, mourir le temps d'une nuit et demain renaître et ainsi de suite jusqu'à la vraie mort, en réalité ces quelques gestes qui les séparent, elle et les deux femmes si lointaines sur la tasse, c'est si peu de chose qu'on se demande ce que représentent l'espace et le temps d'une vie entre elles. Et pourquoi en faire un plat. Ou une tasse. Celle

que la petite tante maniait avec un soin délicat, la finesse de ses doigts arrêtés sur l'objet, et pourtant, dans leur pause silencieuse comme battant d'un désir profond - toute la vie est là -, doigts en bec d'oiseau happant les choses, et la petite tante est morte, époussetant le buffet, lente, patiente, se portant jusqu'au bout, tout au bout de son long temps, un jour l'écharpe, les perles, un autre jour les histoires lues, le livre abandonné, l'ami entré, la nuit venant, remplissant les yeux (sans qu'elle bouge du fauteuil), menue présence entre des choses faites de laines et de cotons, eau de lavande et quelques poudres à poser sur les joues souples de la fillette enfin ridée, voici aujourd'hui la tasse et son désir et peut-être la bague qu'elle portait alors, ou le Japon - du moins "*l'image-du-Japon-dans-sa-tête*" - tout ceci fondu, coulé entre eux tous rassemblés et qui n'en savent rien, tout ceci coulé comme la cire de la nuit entre le bustier pailleté de celle qui s'appelle Laure, les gouttelettes des bijoux, flammèches de l'ombre, les fourrures des cheveux - plis d'or de la nuque -, les épaules découvertes retombant - tombant jusqu'où de leur lent poids de chair ? -, avalanche de mémoire, glissement de terrain de la tante jusqu'à Laure et aux deux japonaises embaumées dans leur kimono, deux gros rubans verts et jaunes à la taille, leurs yeux à présent fermés qui ont mangé un carré de ciel un jour et l'ont emporté Dieu sait où en elles-mêmes et ne le rendront jamais.

Cristaux de monde sous des fronts fermés, plissés, attentifs ou inquiets. Voix chaudes qui viennent comme des vagues, avançant chaque fois plus près d'elle, elle suivant des yeux la coulée de la bougie, comme si la vie n'était pas autre chose que cette invention d'une rose de cire intérieure, de plus en plus loin, de plus en plus profondément, et comme si tout l'art était de la dessiner. Simplement. Une fleur vivante qui se creuse. Avec cette tendresse sculptant sans avenir.

Oui, les voix étaient là, se tenant les unes aux autres, et pourtant allant se perdre par les croisées ouvertes sur la masse tiède, animale, imprévisible, de la nuit. Peu importe ce qu'elles disaient, elles étaient là. Et la bougie, lentement, fière de sa lumière. Les deux Japonaises assises dans leur temps immobile étaient là aussi. En attendant il y avait tous ces efforts pour vivre, pour que les rideaux soient de dentelle parfaitement choisie, bien ajustés, et seul le vent les soulève un peu, pas trop, pas trop, juste pour qu'ils soient vivants eux aussi, battant avec l'heure des hommes qu'ils suivent dans leur lente traversée, pour qu'ils soient rosés par les soirs d'été de la même façon que le ciel, tous ces efforts pour que demain arrive sans trop de façons, sans trop de difficultés, presque sans qu'on s'en aperçoive, mais quel intérêt alors si on ne s'en aperçoit pas, tous ces efforts pour aller jusqu'à demain, bien que ce soit ainsi, en éternisant la beauté de chaque seconde, qu'on finisse par dissoudre le Temps. Ceux qui savourent sont aussi ceux qui savent mourir la vie plus profondément, plus délicieusement que les autres. Le temps est comme l'espace, divisible à l'infini, celui qui s'y enfonce, plus il s'y enfonce moins il apprend à posséder, en guise de bonheur, des souvenirs qui seraient comme des objets, mais au contraire à disparaître avec eux et en eux chaque fois.

Ils sont debout à présent, échangeant dans l'espace leurs corps et leurs idées, ballet très lent d'un bout à l'autre de la pièce, elle les regarde aller et venir, graves, souriants, se préparant à partir, se préparant un visage pour la nuit, pour le moment où ils ne seront plus là, - alors elle les met dans l'arbre, l'arbre de sa vie, son arbre, sur une branche future, avec tous leurs scintillements de la soirée, guirlandes d'un Noël apaisé -, ils se préparent pour le moment où ils vont être solitaires entre les quatre murs de leur chambre, solitaires du miroir, solitaires de la salle de bain, solitaires des W.C., solitaires du lit, entre parenthèses du

temps, elle les regarde se préparer un masque d'absence, un masque pour être loin, se disant que toute cette soirée n'était qu'un leurre à fourrer vite dans un tiroir, ou bien ils feront un effort pour la relier aux autres instants de leur vie, bien que cela paraisse difficile a priori mais on peut toujours se raconter n'importe quoi ; elle les regarde échanger leurs civilités, leurs phrases, leurs mémoires se heurtant, et les mots s'échappent d'eux comme s'ils ne les avaient jamais prononcés, une robe en remplace une autre au même endroit, à regarder de loin ça n'a aucune importance, mais de près il y a le tissu, le grain de la robe, qu'elle soit grège et de laine bordée de rouge ou de bleu nuit doublé cachemire, ce n'est pas pareil du tout, les toucher, les étreindre ou avoir envie de les toucher, c'est ce qui appartient à ce moment-ci et pas un autre ; robes plates, moulées, celles que la chair tend, remplit, arrondit, celles qui s'évasent floues sur un corps qui s'échappe et c'est important peut-être, se dit-elle soudain, qu'il y ait des rides, du fard, une bouche trop grande, des cheveux roux vaguant au bord d'un visage, qu'il y ait le pli de l'amertume, de la sagesse, de la vieillesse au bord des lèvres, la vie accumulée sur les tremblements du cou, un chemisier de soie vert d'eau noué autour de la taille, la négligence distinguée de celle qui le porte, le sourire aussi, ou bien qu'il y ait une femme serrée dans sa robe étroite, vide - juste une large ceinture des années soixante - et qui se lève, brune, lourde, emportant avec elle cet air qu'elle croit piquant et qui est un peu niais lorsqu'on regarde de loin l'armure qu'elle s'est composée, ou encore cette autre, nonchalante, au petit nez secoué de fureurs de rire, retroussé comme celui d'un enfant de cirque, et un épi de cheveux relevé par un ruban vert sur le haut de la tête, ses yeux en fente qui se moquent de tout, d'elle-même, des autres, ou qui veulent faire croire qu'ils se moquent pour être les plus forts, et qu'il y ait aussi les hommes passant entre elles, discrets, arrogants, timides,

coincés, dévorés de désir, se dispersant, cherchant une cigarette et elles cherchant un sac ou un mouchoir, c'est l'heure où on cherche quelque chose, et dans le bruissement des soies de femmes, l'attente fiévreuse des mains, le rêve des corps posés sur leur déséquilibre, il y a le secret de chacun. Le secret dans l'arbre de chacun. A peine quelques branches écartées sur ce secret si l'on regarde attentivement, visages bruns, colorés, éclatants, l'alcool monte aux joues, aux fronts, fait une barrière de gaieté. Les baies sont ouvertes. Loin derrière, ce qu'elle voit c'est un feuillage, sa masse sombre, et elle remarque tout en même temps, les coquetteries, les agacements, les bavardages qui s'attardent et le jardin comme un poulx insaisissable, un rappel du vide, de ce qu'ils cherchent tous et ne trouvent pas, en attente de la suite, du départ, de la fin... cherchant, oui, leur briquet, leurs boucles d'oreilles oubliées sur la table, leur foulard, dans le désespoir de n'être jamais là tout fait, ni ailleurs ni nulle part, qu'il y ait cette lutte en eux, invisible, leurs rires trop forts, le craquement de leur incertitude, le pli mal rangé de leur veste, battant, battant au vent, quelqu'un vient de se décider à ouvrir la porte, battant comme celles des épouvantails, et leur départ va les emporter sans qu'ils aient eu le temps de se comprendre, alors ils sont là, dans leur bataille improvisée, impossible, vaine, mais pourquoi pas, contre le vent. Qu'ils soient tous là et qu'elle les regarde, c'est aussi bête que serrer dans sa main une main, un tissu, n'importe quoi, n'importe quel objet pour s'accrocher à un bout de monde, ne pas sombrer simplement, et même si à regarder de loin cela n'a aucune importance, c'est au moins une chose qu'on sent, tandis que l'arbre bat ses branches, agite des fantômes, et derrière la vitre il n'y a plus ni saveur ni odeur ni rudesse. Eux, pendant ce temps cherchent leurs affaires, mais c'est maintenant, avant de trouver, qu'ils possèdent.

Doit-elle aller vers eux, leur parler avant qu'ils ne soient en pendeloques d'arbre à leur tour, doit-elle aller vers eux tandis qu'ils sont transformés en spectacle, ballet muet sur la scène, mais une scène de nulle part quand cette soirée sera effacée de leur mémoire à tous ? Un ballet aussi décisif et flou que leurs vies. Mais bien que cela n'ait aucune importance, aussi peu que cette drôle de chose impalpable qu'elle traîne avec elle et que faute de mieux il est convenu d'appeler "âme" malgré les syncopes et les accidents des paysages émotifs traversés, oui, bien que cela n'ait aucune importance, elle sait qu'elle est au milieu d'eux, serrant convulsivement le lainage de sa jupe, avec autant de force et d'évidence que si c'était le ciel lui-même, ou la terre entière peut-être, transparente et inexacte toujours, alors serrer cette jupe pourquoi pas, et pourquoi pas non plus les boutons noirs d'un manteau bleu d'un dimanche parisien de neige crissante, non qu'il y ait le même désespoir ni la même découverte de la vie dans les deux histoires, mais seulement cette main étonnante qui a grandi, grossi et s'entête à bouger, vivre, s'entête à être là sans que personne puisse dire la nature exacte ou jusqu'à quel endroit de ces doigts graciles, déliés, nerveux, fragiles, insupportables, va ce qui les tend, les tient, les arrête ou les laisse tomber, la nature exacte de la présence de cette âme en eux. Cette main-là qui dit bonjour, au revoir, à demain, celle qui étreint l'épaule de l'amour en dansant, le cavalier devenu soudain l'absolu du bonheur, et avec ses nerfs, ses muscles, sa chair, ses articulations, cette main et ce qu'elle contient d'âme dit tout à sa façon mais personne ne peut déchiffrer. Elle dit tout et elle est à cet instant l'entier de l'être qui la suppose, supporte, la traverse de ses courants, elle dit tout mais personne ne voit, c'est trop évident, cela crève les yeux, parce qu'elle est totalement ce qu'elle est et rien d'autre, personne ne peut posséder la vision de ces instants comme un film, comme tout à l'heure elle a tourbillonné,

touché, serrant l'épaule de l'amour, à la manière de ces mouches emprisonnées qui essayent l'ensemble de l'espace, folles en vertige, folles en détresse d'être partout. Alors, si l'on songe à la géographie couverte par cette main, ce corps, depuis sa naissance, si l'on songe qu'elle a été en ces lieux à la fois unique et en morceaux, on comprend qu'elle s'échappe toujours quoi qu'elle fasse, donnant éclat, sourire, volant de tulle du jupon, penchée, sage, sérieuse ou démente, elle a des gestes de petite-fille soigneuse et précise. On dirait qu'elle est simplement posée sur terre comme si elle avait l'intention de n'en rien faire, et puis il y a la fente jaune de ses yeux où recule toujours un peu plus le paysage à mesure qu'on croit s'en rapprocher. Inaccessible, elle est inaccessible, donnant tout cela en cadeau à l'inconnu qui passe, au cavalier qui la tient, au mari qui la prend, à l'amie qui lui parle, distribuant, dilapidant un bien qui ne lui appartient pas, c'est tout. Qu'a-t-elle dit tout à l'heure quand elle dansait, quand elle riait, mais était-ce elle qui dansait, souriait, ou seulement une figure du moment, une figure pour faire figure, être dans le monde et qu'importe ce qui est dit, quand elle riait parce qu'elle jouait à être, à offrir aux autres le cadeau d'un visage ou d'une présence ? Non, elle ne pourrait revendiquer ni d'avoir dit, ni d'avoir été, sinon la fugitive ivresse, papillonnante, insignifiante et brûlée. Mais Lui, ou Elle, ou l'Autre, chacun de ceux qu'elle a rencontrés, touchés, transformés, elle est entrée en eux, et réciproquement, comme si c'était définitif, elle a donné cette brisure totale d'elle-même qu'ils ont prise sans façons quelque part dans un coin de leur cerveau, alchimie mystérieuse dont probablement ils ne se donneront jamais la peine de faire un souvenir, mais qui les accompagne désormais dans leur substance, ils ont pris son image et elle est devenue une chose, ce qui est l'essentiel de cette fureur du passage. Pourtant les éclats de cette âme résistent, tiennent à leur identité, s'y accrochent bêtement comme à leur seul

repère, ce qui leur donne parfois l'illusion d'un secret qui émergerait d'une parole, d'un geste. Souvent c'est l'étonnement de l'autre qui lui donne sa profondeur, la croyance à sa profondeur, et soudain elle voudrait continuer les phrases, enchaîner une logique comme une histoire qui prendrait forme, reconstituerait le monde perdu, la ville d'Ys à l'intérieur d'elle-même, de l'inconnue qu'elle devine, à laquelle elle n'est pas loin d'inventer une vérité parfois, quand elle se retrouve nue, privée du fil d'Ariane. Certains jours c'est en regardant les objets de son monde qu'elle se prend tout d'un coup pour un être complet, constitué, dont il suffirait qu'un collectionneur parfait rassemblât la totalité pour qu'il accède au Réel. Encore faudrait-il retrouver l'itinéraire de chaque objet vers un autre. Mais est-il chronologique, psychologique, aléatoire, est-il un ordre ou un désordre fou ? Comme dans les expositions fléchées, annotées, commentées. Aucun musée n'est parfait. Chaque chose de sa maison dit parfaitement ce qu'elle est comme si les délicates terminaisons sensibles de son épiderme étaient reliées à toutes ces choses qu'elle avait arrangées à son goût, bois et velours, rideaux qui tamisent de rose la lumière, étouffent les ombres, prolongent l'espace de replis secrets, plantes inclinées, toutes choses en attente, tasses à thé retournées sur une étagère, pile blanche de nappes, partitions ouvertes à la page, offre des fauteuils, toute une vie en creux qui s'est seulement arrêtée un moment, comme le mécanisme des automates, il va suffire de la clé pour les remonter, les verres se rempliront, les lampes s'allumeront, le feu va flamber dans la cheminée et une phrase de Chopin s'élançer. Oui, elle pourrait croire qu'une maison c'est elle tout entière, série d'échos, jeux subtils du passé au présent, objets, indices, repères d'un temps qui ne cessera plus de s'enlacer au suivant. Elle est là, dans ce royaume construit pour rien. Bien sûr elle pourrait saisir un crayon, briser l'épaisseur du temps, écrire, atteindre ces images, s'élançer, franchir les anneaux,

décaler les époques, rompre la magie solitaire du regard, alors elle serait peut-être un être entier. Mais non, elle appartient déjà, qu'elle le veuille ou non - avec toutes ces choses, à cause de toutes ces choses - au monde des morts. "Si tu savais..." semble dire la tête égyptienne. Sage sourire aveugle, il n'y a rien à savoir, mais comme il serait bon de le croire ! Il en est ainsi de toutes les maisons, les choses y sont arrivées comme des galets avec les vagues, massées, poussées, modelées, propulsées, ahuries, inertes, sans conscience sur ce sable où elles restent le temps d'une vie et à la même place parfois, sans que personne songe plus à elles qu'aux murs ou au toit, inamovibles elles sont les concrétions du temps. Certaines sont effleurées, tâtées, touchées, quelques unes sont jetées - pertes et trésors au mécanisme mystérieux -, brisées, recollées, oubliées dans des tiroirs, retrouvées (ou jamais), regardées, cherchées ; certaines sont des souvenirs irremplaçables (ou bien servent de souvenirs ou bien les appellent inévitablement) ; d'autres n'évoquent rien sinon la vie, les pierres de cette coupe par exemple, qui viennent chacune d'un lieu précis et différent, aimé ou important, mais la mémoire ne peut rendre à chacune son lieu faute d'étiquette alors elles sont là seulement comme l'Idée qu'il y a eu des lieux traversés.

Ainsi la maison avance comme un organisme dont le propriétaire ignore lui-même le fonctionnement, l'enlacement de fils, de nerfs, de muscles, la toile d'araignée qu'il a tissée sans savoir ni comprendre, se préoccupant seulement d'avancer et par hasard - par hasard ? - saisissant au passage les choses du monde, butin capricieux emporté dans sa tanière, victoire sur le réel voilà tout, mais se prenant les pieds lui-même dans les fils qu'il a tressés. Ainsi cet ami fou de musique qui a dépensé des millions en instruments, des "briques", briques d'une construction : qui entre chez lui entre en cathédrale sonore, échos d'un étage à l'autre en claire-voie, creusant l'espace et le remplissant, le piano

Bösendorfer qui remplit la pièce, l'allonge, l'étire, l'orgue à l'étage-mezzanine au-dessus, qui élève ses tuyaux, grimpe, lierre au plafond pour le trouser, arriver au ciel. Et lui, l'ami, vit dans ce monde à l'écart du monde, roi fou jouissant de ses possessions, qui entre ici a traversé une paroi interdite, un seuil qu'il ne soupçonnait pas le séparait d'un monde entier constitué. Il a traversé la chute d'eau et le voici dans un monde sacré. Oui, celui-ci est un roi fou jouissant de ses trésors, richesse et lenteur, temps à l'écart du Temps. Qui referait son trajet minutieusement, patiemment, inlassablement, trouverait peut-être un secret, mais seulement un secret géographique, ses pas dans les pas d'un autre. Voilà pourquoi il est si terrible de laisser derrière soi à sa mort tant de captures, il faudrait brûler avec elles sur un bûcher, et tout ce qui fut rapt, bonheur ou cauchemar, s'évanouirait en cendres. Elle pose son regard, tiens, sur le haut-parleur d'une chaîne Hi-Fi, dix centimètres carrés seulement, mais quel temps de vie ! Sur le dessus se trouvent réunis une minuscule Vénus de Milo en cristal de Bohême offerte par une amie un soir d'anniversaire - trente-sept ans, une fête brûlante de bougies, de rêves, verreries, gourmandises, vingt-six personnes dans l'ancre rougeoyante -, à côté d'une statuette d'ivoire, petit Bouddha rigolard, frivole ou sage, un des premiers cadeaux de son jeune mari pour ses vingt deux ans, puis une coupe chinoise à fleurs bleues sans valeur achetée par elle-même dans quelque Pier Import et remplie de perles de senteur, d'une couronne de fleurs mauves et d'une bougie ; derrière se trouve un pied d'amphore trouvé en Turquie, à côté de deux photos dans un cadre fleuri - offert par sa mère pour un anniversaire (lequel ?) -, les deux photos associent elle-même à l'âge de quinze ans à Madagascar en 1959, et ses parents à Montpellier en 1943 ; et puis aussi, toujours sur le même petit espace - dix centimètres carrés ! - se trouvent un cendrier, une boîte d'allumettes, en réalité

ces choses ne sont aucunement des choses mais des rêves, des moments de vie.

- Tu comprends ce n'est pas une vie... dit celle qu'on appelle Elisabeth et qui dans un murmure lace la ceinture d'un lourd manteau beige à la mode, car tout ce qu'elle a est à la mode, en regardant bien en face celui qui, semble-t-il, lui a posé une question et en caressant d'une main distraite la petite *Venus de Milo* - sur les dix centimètres carrés du haut-parleur-, la voilà qui touche de bien près ce monde, y pose sa marque, car cela compte aussi, les traces, les traces des autres dans la maison, est-ce qu'elle a pensé à en faire le compte ?

- Il faudrait être un peu plus philosophe, lui répond son interlocuteur, un grand maladroit de son corps et toujours un peu triste et absent derrière de vieilles lunettes et qui est, lui, réellement professeur de philosophie.

Les voix s'éteignent dans l'entrée, une à une happées par le vent quand la porte s'ouvre puis se referme. Voilà ce qu'elles deviennent et ainsi tout au long du temps, ces *voix-personnes*, c'est avec ces êtres qu'il faut compter, qu'ils aient existé ou non de toute façon ils sont imaginaires, en chair et en os bien sûr, mais comme les cristaux de couleur du kaléidoscope, assemblés différemment selon les moments. On pourrait se dire qu'à force de faire tourner ces cristaux, à la fin ils ne feront plus qu'une image unique.

C'est ainsi tout au long du temps et tandis qu'ils s'en vont tous, elle émerge, lentement et sans comprendre, avec cette vague nausée des malades qui retrouvent l'hôpital le matin, elle émerge, fait un effort, écoute, un effort pour être enfin dans la vie, pour agripper ce qu'elle peut de cette soirée, pour qu'il lui en reste quelque chose d'autre que des images prises à droite et à gauche, clichés d'un photographe fou qui aurait tout mélangé, mais elle sait que de ces efforts d'entre deux eaux, il ne lui restera jamais que l'ombre noyée du monde...

- Mais oui, bien sûr...
- J'espère que...
- C'était...
- Tout à fait.
- Surtout n'oubliez pas...

Ah ! N'oubliez pas quoi ? Et la dernière jupe noire disparaît, un peu de voile au vent de la portière, juste un mouvement de nuit esquissant l'infime mouvement de la vie, elle n'est plus là, non, seulement l'espace lumineux et vide de la pièce, vite les bougies à éteindre, et cette odeur d'église morte, et Lui, son mari, fermant la porte, le grincement de la porte, et celui des chaussures, "une bonne soirée n'est-ce pas ?" - "Elle n'était pas en forme, tu ne trouves pas ?" - Allons, bonne nuit", mais où est ce monde et comment l'atteindre hors du craquement des chaussures ou de l'escalier ? Est-il aussi loin, aussi flou que le sien, ou peut-être juste à portée sans qu'elle le sache, ce qui serait trop bête, si simple qu'elle ne le voit pas, et c'est ainsi qu'ils vivent côte à côte depuis si longtemps, errant sans le savoir tout près d'un secret évident, errant, cherchant, ne cherchant plus, attendant, parlant, ne parlant plus, et pourquoi, pour rien sans doute parce qu'après tout, la coïncidence de deux petites âmes est-ce bien important, peut-être même n'y a-t-il pas d'autre coïncidence que ces frôlements de mains, ces absences de regards, ces ellipses de paroles, comme si tout était là, complet, sans qu'on sache (en tout cas on n'aura rien d'autre - et si c'était beaucoup ? -) et pendant ce temps ils dérivent toujours l'un de l'autre et l'un vers l'autre. Ailleurs, toujours ailleurs, et tandis qu'elle plonge encore, il dort tenant sa main, il dort, prêt pour demain, prêt pour être demain quelqu'un, en tout cas celui qu'il pense, espère être, et pour ce qui est de son âme errante, Pfutt, peu importe, on verra plus tard.

La Malade⁹

Paris, 1987

A cinq heures du soir en hiver, une sorte d'hésitation saisit les mouvements de la vie quand le gardien agite ses clés au Luxembourg et que s'envolent devant lui, à chaque allée, les dames avec leur couvée.

On lève alors les yeux de son journal pour regarder passer un inconnu ou bien on ralentit son pas dans la rue à la recherche du plus mince filet de lumière à l'horizon quand le ciel n'en peut plus de nous éclairer. C'est l'heure où les maisons se rétrécissent sur leurs habitants, où la journée qui allait comme sur des roulettes et qu'on avait rangée d'avance, dont on suivait le plan sagement, devient soudain absurde. Même la moins rêveuse arrête un instant son ouvrage, prise de vertige, et Lise, qui est une couturière irréprochable, se pique soudain le doigt et sursaute, attirée par la lente mort, derrière la fenêtre, de tout ce ciel fané. De sa chambre de malade, enfoncée dans la tiède et fade odeur des édredons, elle regarde une rose qui, s'avouant enfin vaincue, dodeline de la tige. Oui, il y a toujours à cette heure-là, se dit-elle, une étrange étroite fenêtre devant vous, que la lumière resserre, bientôt on ne verra plus qu'elle et ce sera comme si l'on était dans un tunnel dont la sortie tout au fond, très loin, débouche encore sur des morceaux du monde. Alors, se dit Lise, avant qu'il ne s'en aille quelque part ce monde, on ne sait jamais très bien où, avant qu'il ne s'engluie dans la paix noire des choses, il faudrait le saisir très vite au bout d'une lanterne magique.

⁹ Cette nouvelle est parue dans *L'Ingénu* - Janvier/février/mars 1988 - sous le titre "Un jour d'hiver".

D'abord l'arbre devant l'immeuble avec sa perruque déplumée, jaunie, humiliée, sous le ciel humide. Des traces de gazon, des trottoirs mouchetés de feuilles qui font des taches brunes, cancéreuses. Des allées qui n'ont plus aucun sens soudain et s'ouvrent comme de grands bras vides sur les tornades du vent. Puis un square étrié où les dernières miettes excitent les pigeons, où l'on voit toujours une vieille femme qui porte trois paletots rapiécés les uns sur les autres et secoue une boîte de fer blanc à sa taille, marchant en automate sans lever ses pieds enflés dans leurs grosses chaussures carrées et bossues, et de temps en temps frottant ses yeux rouges dans une tête de poisson blanchi. Elle donne des noms aux pigeons qui tournent autour d'elle dans un ballet comique. Là-haut dans les branches des arbres, des oiseaux continuent à papoter encore un peu, légèrement, de moins en moins, comme font des enfants dans le noir. Un peu plus loin, sur les boulevards, l'Armée du Salut fait des claquettes en se serrant autour d'un feu où cuisent des marrons tandis que des bancs de poissons rouges et bouffis s'engouffrent dans le métro ou la bouche gluante et dorée des grands magasins. Pour eux les trottoirs en folie agitent des colifichets, des amulettes, des statues, des bracelets de faux ivoire et des tapis d'Orient à bon marché. Pour les distraire et les séduire on ferait les pieds au mur, on marcherait sur les mains, on sortirait d'une boîte des singes géants, la plus grosse femme du monde ou l'enfant à trois têtes. Saltimbanques, romanichelles à trois jupons, inventeurs de poudre aux yeux, tous s'agitent, découpent des légumes en trente-six rondelles qu'on voit tomber en pluie dans la bassine, détachent les habits, repassent à la minute, cuisent leurs œufs sur le trottoir, offrent des montres, des cravates et des souris mécaniques qui courent toutes seules et disparaissent sous vos pieds.

Les poissons, eux, passent, ficelés dans de gros pardessus, le nez humide et le cheveu défait ; haletants, hagards, ils

luttent contre les éléments, se frottent les mains ou les enfoncent dans leurs poches, se raclent la gorge et sortent péniblement de leur soufflerie un jet de vapeur où disparaît leur visage tandis qu'ils rêvent d'un paillason, d'un portemanteau, d'un fauteuil et d'une cocotte minute.

C'est l'heure des églises désertes, des rues où dégringole un lierre agité par le vent, des chats sur le pas des portes. C'est l'heure où les oiseaux semblent plus seuls au bord des gouttières et quand on lève les yeux, on voit la plus misérable fenêtre devenir une armure d'or. La ville se plisse et ferme ses frontières, les pavillons de banlieue se serrent les uns contre les autres et chacun attend que l'autre s'éclaire. Les chemins se creusent et ne mènent nulle part, la plaine est noire où le vent fait des rase-mottes, une ferme s'appuie sur la forêt terrifiante, le long de la grève celui qui s'est attardé voit le liseré de l'eau devenir livide, lèvres exsangues, tandis que la conque du ciel noirci engouffre tout l'Océan.

Alors, de sa chambre la malade ne voit plus que le rectangle pâle, trop pâle de la fenêtre. Un instant encore et la vie va reprendre, les lampes s'éclairer, les théières frémir, les cuisines se parfumer, le monde s'agiter. Elle, regarde le jour laiteux, misérable, qui se retire, et il lui semble qu'une partie de son corps s'agrandit, suit, de l'autre côté de la terre, la lumière, tandis que l'autre reste ici, enfoncée dans l'ombre comme sous un oreiller gigantesque.

La vieille femme¹⁰

Paris, 1984

Elle frappe sèchement sur le revers des draps, attentive à ce qu'aucun pli ne vienne troubler leur blancheur. Heureuse, elle s'arrête, contemple l'ensemble de la chambre, croise les bras, attend que l'emplisse la lumière sereine.

La mousseline des rideaux, un léger brouillard sur les objets, une tiédeur rose, et le souvenir de la veille, de l'avant-veille et d'une longue chaîne de jours passés les uns après les autres, empilés lentement, consciencieusement.

Voilà. On les a passés ceux-là, on a réussi à les passer. Ce n'était pas si terrible. Ils sont rangés maintenant côte à côte, tranquilles, calmés enfin. Ils sont là, en elle. Ce n'est pas rien et c'est un souvenir inoffensif. Elle peut les regarder en face ou bien regarder ailleurs d'un air indifférent. Au choix. Après tout c'est un bagage bien mince. Une fine poussière. Et tant de jours pourtant.

Elle regarde derrière la fenêtre les fleurs jaunes qui se dispersent dans la lumière. C'est une matinée de printemps, fraîche encore, pleine de promesses, de chants d'oiseaux enthousiastes et de démangeaisons dans la verdure.

Mais le plus remarquable, se dit-elle, est qu'elle soit là, sur cette chaise, dans cette chambre, qu'elle soit un volume, un seul, dans l'espace. Ses mains étranges de vieille femme posées sur la robe bleue, paquet de nerfs, de muscles, de chair. Sous la robe, la courbe des cuisses, l'arrondi des genoux. Elle aperçoit le bout de ses chaussons noirs. Oui, elle est devenue cette chose étonnante, elle est arrivée à ce

¹⁰ Cette nouvelle est parue dans *L'Ingénu* - Janvier/février/mars 1985 - sous le titre "Un Jour"

point de l'espace, du temps. Il a fallu beaucoup de temps pour cela. De patience aussi. On l'a nourrie, on s'est occupé d'elle. Ses parents ont été très attentifs, ils l'ont pesée, soupesée, baignée, enveloppée. Il a même fallu, pour qu'elle grandisse et grossisse, beaucoup de tendresse et d'amour. De caresses. Et la voilà à ce point de son développement. Personne ne le voit, ni elle, mais ce corps bouge imperceptiblement. Élastiquement. Invisible déformation. Destruction.

Les feuilles de l'arbre, au jardin, viennent battre doucement sur la vitre. La lumière les divise, les transperce. Ce sont de fins duvets blonds. Dehors, la vie est pleine, charnue. Le soleil est dans sa haute montée. Le jardin est prêt à prendre son élan, les couleurs à se durcir, se préciser. La lumière qui pénètre dans la chambre fait une intimité beige rosée. Tous les objets disposés dans une tranquille évidence. Oui, c'est ainsi, c'est très clair et simple. Elle baigne dans tout cela. Elle respire. C'est ce corps, celui-là, pas un autre, ces formes qui n'appartiennent qu'à lui, c'est ce corps qui respire, qui a traversé le temps avec elle, longue compagnie, longue lutte, longue tendresse aussi.

Et c'est cette chambre. Dans l'angle, ses jambes sont saisies par le miroir avec un morceau de parquet, un coussin, un rayon de lumière. Elle se dit qu'un bout d'elle-même lui est ainsi arraché, et le voilà disposé autrement dans l'espace, rapproché d'autres objets.

C'est une matinée de printemps qui a un parfum de bonheur si l'on peut émettre une opinion. Peut-on émettre une opinion ? Elle n'en est pas sûre, non. Mais cela pourrait être une matinée de bonheur en tout cas. Il n'y a pas plus de raisons pour que c'en soit une ou pas. Elle voit bien que rien n'interdit de penser, en regardant cet arbre, ces feuilles, ce

ciel si bleu, le passage des oiseaux, qu'on peut se glisser dans le monde l'âme légère. Profiter de cette tiède douceur de couveuse, comme s'il était possible de tout recommencer. Oui, dehors la vie est pleine, charnue, heureuse. Elle se le dit avec sa raison car, en réalité, d'opinion sur la vie elle n'en a pas. Même après tout ce temps.

Elle s'étire lentement sur sa chaise. Depuis combien de temps est-elle là ? On s'enfonce dans les songes si facilement, la pensée avance toute seule sans qu'on en ait conscience. Le temps de la vie pourrait bien avoir passé entièrement dans cette rêverie. Quelle patience il a fallu aux autres, à tous ceux qui l'ont élevée, rencontrée, aimée, pour que ce mécanisme en elle soit devenu si précis et si juste ! Pour qu'aujourd'hui tant d'idées la traversent, lui viennent aisément, l'emplissent sans qu'elle ait à faire le moindre effort. Voilà qu'elle est riche de cette course ancienne et lente qui l'a menée jusqu'ici. Elle n'a même plus besoin de chercher ses souvenirs et de les repasser dans sa mémoire. Ils sont fondus, confondus pour donner cet être étrange qui en est l'aboutissement et cependant s'en va dans tous les sens, se disperse. Inutile d'en chercher l'unité. Tout ce passé fait un monstre, un ensemble de morceaux.

Mais le fait est qu'elle est arrivée jusqu'ici, ce qui est une sorte de miracle. Oui, elle songe à tous ceux à qui elle doit cela, ses parents qui l'ont portée en eux jusqu'à leur mort - peut-être ont-ils emporté quelque chose d'elle avec eux ? -, ses maîtres aussi, à eux c'est elle qui a pris quelque chose. Des regards, des manies, des visages. Ses frères, ses amis, ses amants. Beaucoup de lutte pour s'arracher peu de chose. Et aussi les amis, les gestes, les paroles... Vraiment, il a fallu traverser bien des contrées différentes !

A présent, elle ne voit plus l'arbre derrière la fenêtre, le soleil l'éblouit, les rideaux sont d'une blancheur éclatante, et elle regarde la chambre où est son corps qui projette une ombre portée devant lui, elle l'imagine comme il sera quand elle l'aura abandonné, emportant la longue suite des jours qui forment en elle maintenant un point minuscule.